



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

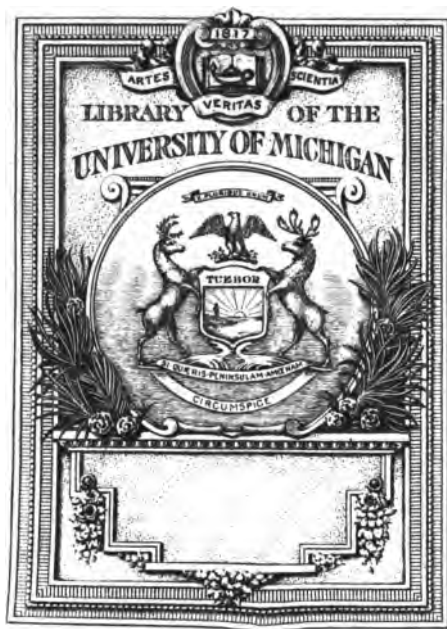
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

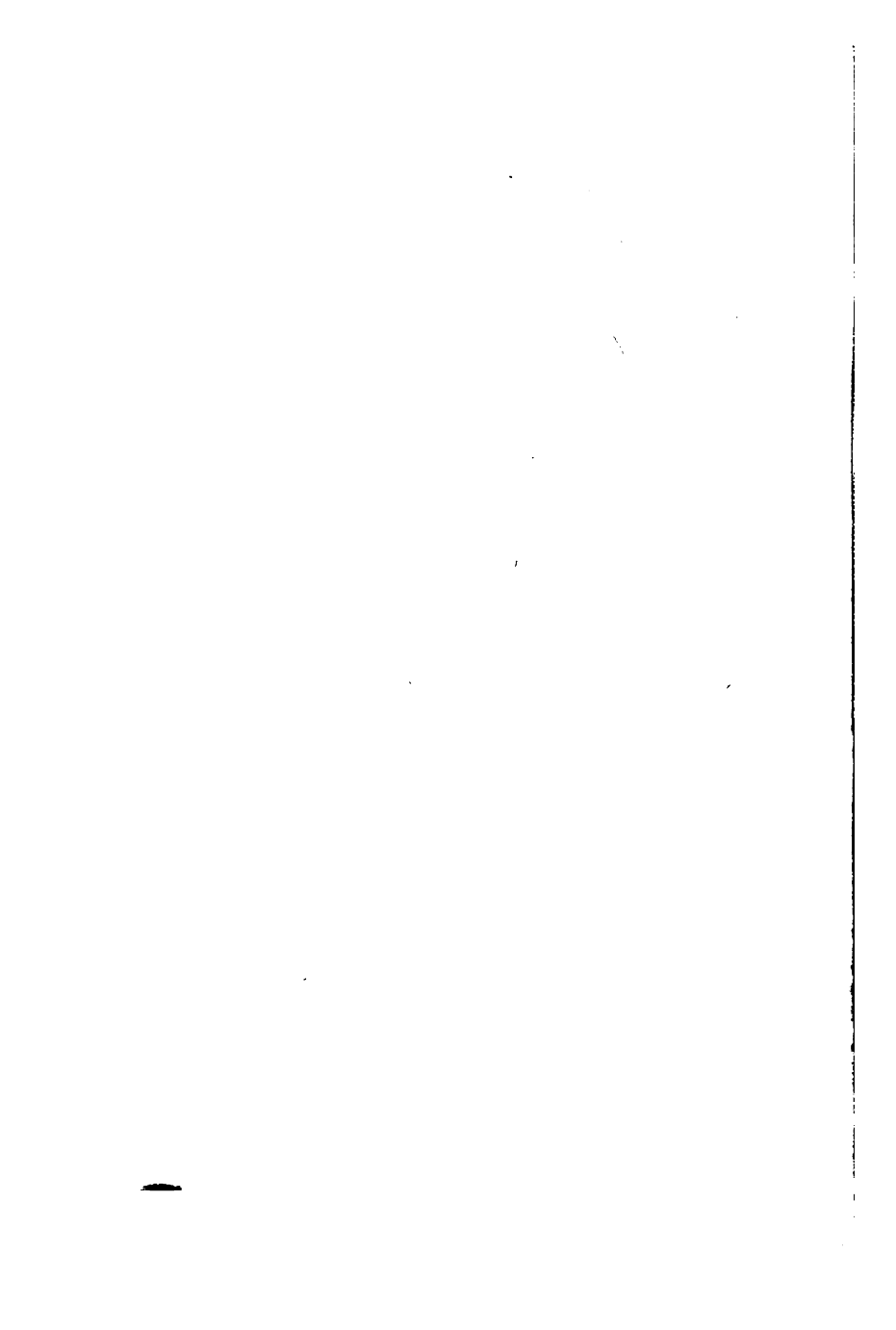


DC

167.5

.R39

1888







46  
HISTOIRE  
DE  
LA BASTILLE

ET DE  
La Rue Saint-Antoine

AVANT

1789

---

Reconstitution Historique

PUBLIÉE PAR

G. RÉMY

*Avec des remarques, des descriptions et  
plusieurs plans figures.*

54<sup>bis</sup>, avenue de La Motte-Piquet.

80<sup>bis</sup>, avenue de Suffren.

---

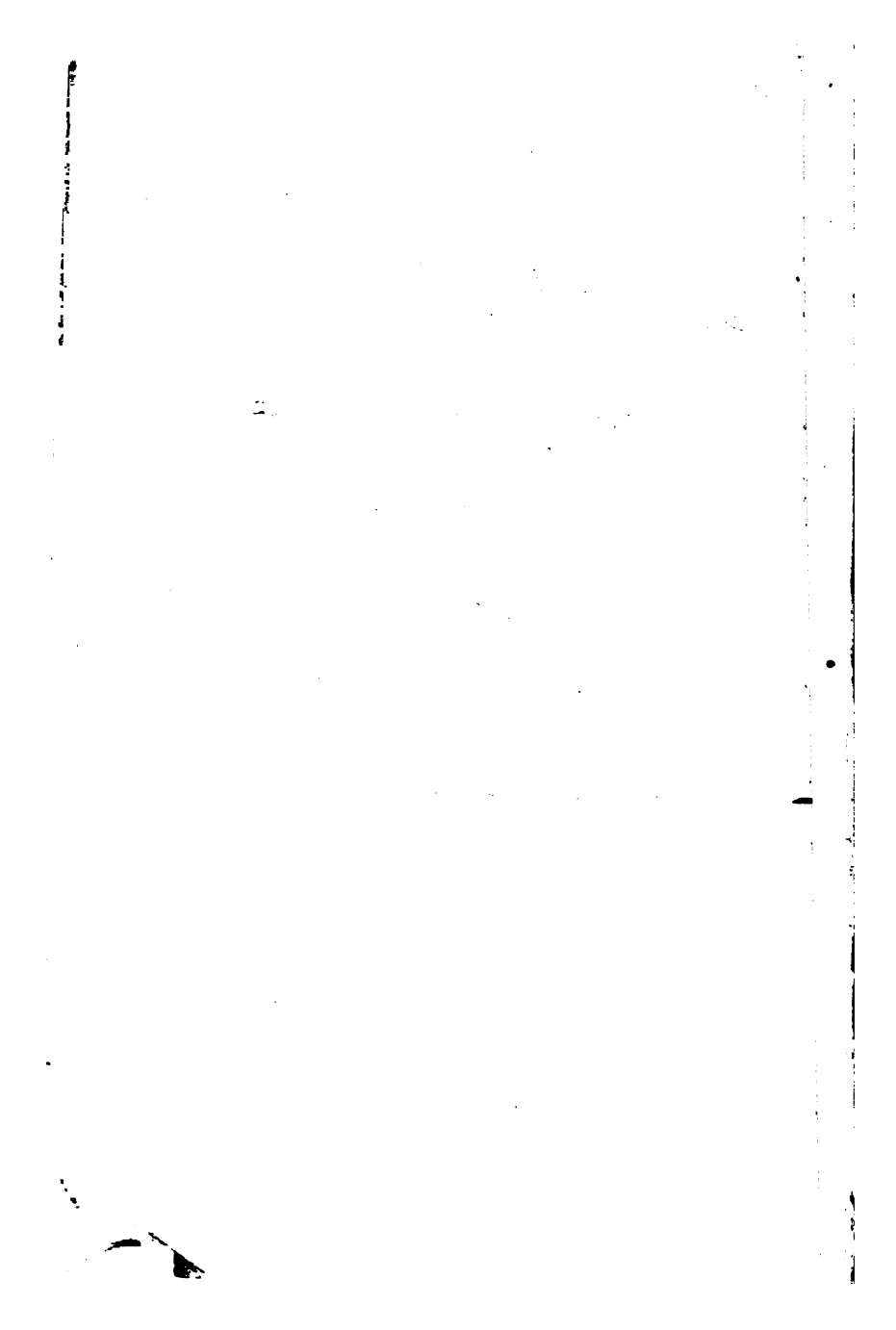
PARIS

LIBRAIRIE DE LA BASTILLE

A la Bastille

MDCCCLXXXVIII





HISTOIRE  
DE  
LA BASTILLE

ET DE  
La Rue Saint-Antoine

AVANT  
1789

---

Reconstitution Historique

PUBLIÉE PAR

G. RÉMY

*Avec des remarques, des descriptions et  
plusieurs plans figures*

54<sup>bis</sup>, avenue de La Motte-Piquet.

80<sup>bis</sup>, avenue de Suffren.

---

PARIS  
LIBRAIRIE DE LA BASTILLE  
A la Bastille

MDCCCLXXXVIII

DC  
167.5  
.R39  
1352

89

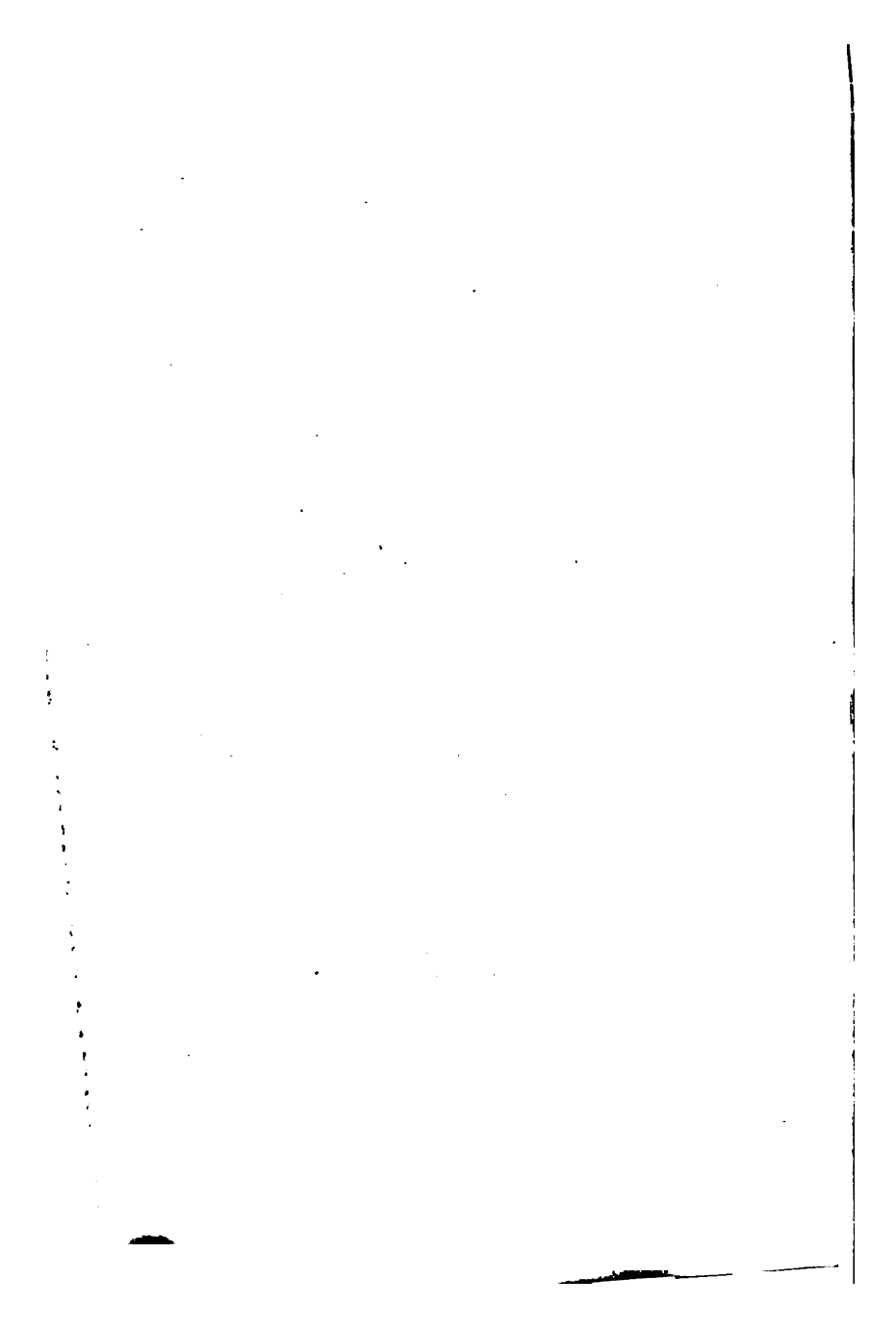


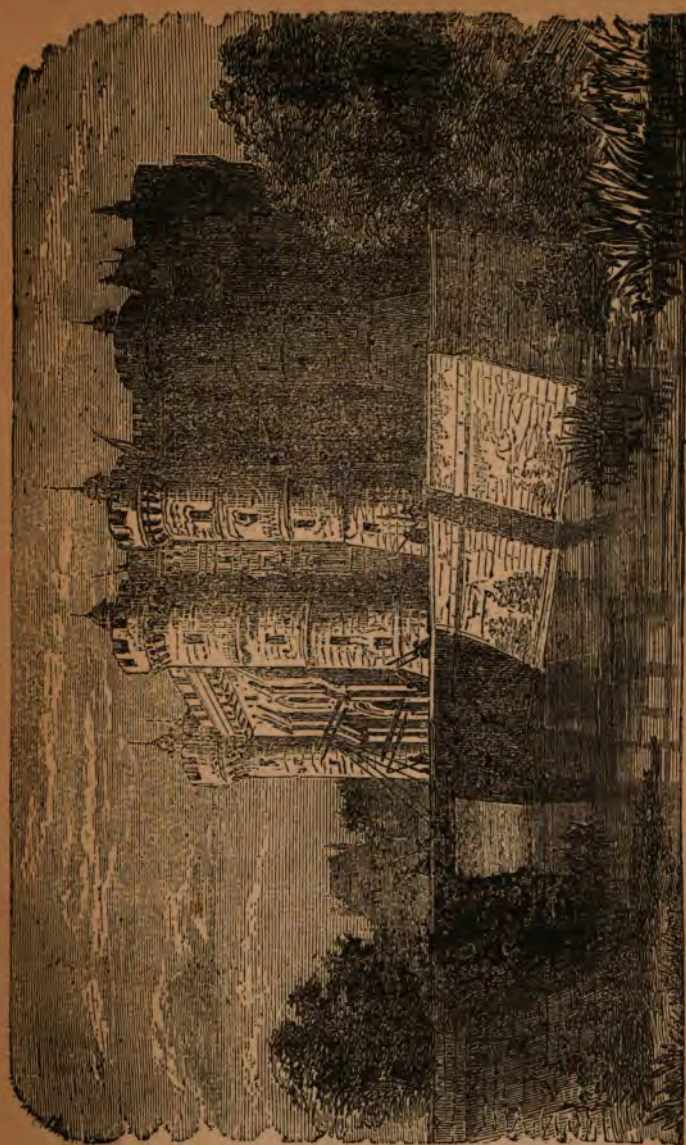
**HISTOIRE**  
**DE**  
**LA BASTILLE**

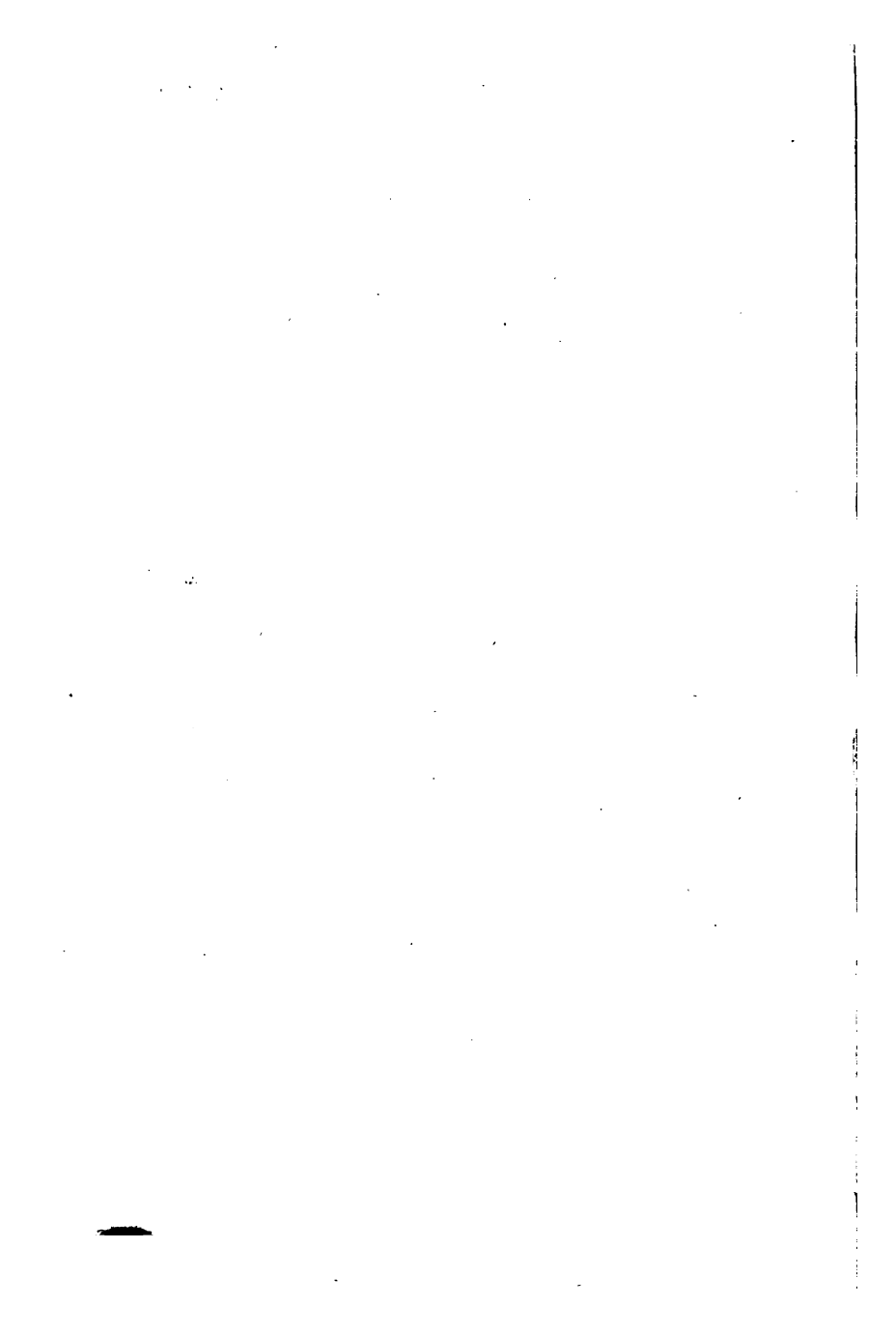
**ET DE**  
**La Rue Saint-Antoine**

**AVANT**

**1789**







*General Library*  
*3-23-45*

## PRÉFACE



La Bastille ! que de souvenirs sont évoqués par ce seul mot ! que de légendes ou de romans auxquels elle a servi de cadre ! que de frissons de compassion ou de terreur son histoire a fait éprouver aux lecteurs ! mais aussi que d'événements dont elle fut le théâtre ou le témoin !

Ce monument est peut-être, avec le Louvre, un de ceux qui ont le plus fourni de matériaux aux chroniques de toutes sortes dont les faits saillants de chaque époque font les frais. Tour à tour forteresse, prison d'État, prison ordinaire, c'est à ces diverses destinations qu'elle

6 4-15-45 R.S.K.



dut de jouer un rôle dans presque toutes les tragédies historiques qui se déroulèrent pendant les quatre siècles écoulés depuis sa fondation jusqu'à sa destruction.

Des circonstances particulières, dues surtout à sa situation, lui ont créé une renommée si grande, à l'exclusion des autres bastilles qui coopéraient également à la défense de Paris, que, seul, son souvenir a survécu vivace dans toutes les mémoires. Son importance fut telle, du reste, qu'elle semble seule avoir jamais existé, aussi aucune erreur n'est possible à cet égard et, depuis longtemps même, il est inutile de la désigner par le qualificatif qui la distinguait des constructions similaires, la Bastille Saint-Antoine devint promptement la *Bastille* comme si elle eût synthétisée toutes les autres bastilles de noms divers.

Qui de nous, lisant les captivantes histoires ou les émouvants récits qui la prirent comme objectif, n'a pas senti s'éveiller en lui un vif sentiment de curiosité à l'égard de ce monument formidable ? Qui de nous n'a pas regretté que les descriptions et les gravures, pour fidè-

les qu'elles fussent, ne donnassent qu'une idée imparfaite de la redoutable forteresse ? Qui de nous, enfin, n'a pas, au moins une fois, formulé le souhait de se trouver transporté cent ans en arrière afin de voir de ses propres yeux cette Bastille si fameuse, de parcourir les lieux rendus célèbres par les faits dont ils furent le théâtre, de revivre en un mot, pendant un moment, au milieu de tous ces souvenirs immortalisés par l'histoire ou la légende ?

Quel rêve plus curieux pour un homme vivant de nos jours, que de se trouver brusquement en face de la mystérieuse prison, d'en franchir le pont-levis, de pouvoir circuler entre ses hautes murailles, de parcourir ses sombres corridors et de pénétrer dans ses humides cachots à peine éclairés par d'étroits soupiraux encore rétrécis par d'énormes grillages de fer.

Son imagination le met à la place d'un de ces prisonniers. Quel cauchemar effroyable ! entendre tout à coup se refermer avec fracas la porte massive dont les colossales ferrures ont eu tant de peine à jouer pour lui livrer passage, se sentir séparé du reste des vivants sans

qu'aucun bruit arrive de l'extérieur, sans que rien vienne troubler la solitude sépulcrale dans laquelle il se trouve, lorsque sont devenus muets les échos un instant réveillés par le cliquetis des fers.

Il s'agite, il crie, il hurle et de guerre lasse il s'arrête, il se tait, les membres brisés, la gorge en feu, la sueur aux tempes ; il se laisse tomber sur le siège de pierre et là, le front entre les mains, il évoque les visions du passé de ces cachots dont son esprit affolé lui montre les sanglantes horreurs. De quelle émotion joyeuse n'est-il pas saisi en voyant se rouvrir cette porte que n'ont pu ébranler ses plus furieux efforts, en respirant à nouveau l'air pur, et en se retrouvant, libre, hors de ces murs qu'il avait cru devoir lui servir de tombeau !... Eh bien ! ce souhait formé par tous peut être accompli ; ce rêve, chacun peut le faire ; ce cauchemar, tout le monde peut l'avoir, cette émotion de la délivrance, nul, s'il le veut, n'en sera privé. En quelque secondes on est rajeuni d'un siècle, on contemple, on visite des édifices qui ne sont plus, et, la curiosité satisfaite,

revient à notre époque jouir des mille progrès dont une rapide incursion dans les temps relativement peu éloignés fait mieux apprécier les bienfaits.

Pour revoir non seulement la Bastille, ses murs et ses cachots mais encore le coin de Paris dont elle faisait partie, il est inutile d'entreprendre un long voyage ; pour revivre de la vie du siècle dernier, point n'est besoin d'imagination ; pour rêver aux malheurs de Latude, de Pellisson et d'autres, aux endroits où ils furent victimes, il suffit de se promener un moment dans un nouveau quartier que l'initiative privée a fait sortir de terre en quelques mois, réalisant ainsi une double merveille de scrupuleuse exactitude historique et de rapidité d'exécution absolument stupéfiante.

De tout temps la Bastille a attiré l'attention. Quand elle existait, cette attention silencieuse consistait en un véritable sentiment d'effroi, souvent justifié du reste, qui fermait toutes les bouches et enchaînait les plumes, personne n'osant émettre d'opinion sur ce colosse de pierre tant on craignait qu'une

réflexion imprudente n'amenât l'incarcération de son auteur. Cette crainte mystérieuse, dont tout le monde ressentait les effets, eut pour résultat d'accroître encore l'horreur qu'inspirait la sombre forteresse et bien que, depuis longtemps, elle ne fut plus qu'une prison comme tant d'autres, c'est avec une sorte de joie sauvage que le peuple en consumma la destruction, croyant ainsi, en quelque sorte, faire disparaître une tyrannie qui, pourtant, fut plus fatale aux grands et aux puissants qu'aux petits et aux humbles.

Lorsque la prison fut démolie, son souvenir continua de hanter les esprits et l'intérêt, ne pouvant plus se porter sur le monument lui-même, se détourna sur son histoire. Comme il arrive souvent, en pareil cas, les gens n'étant plus retenus par la crainte s'en donnèrent à cœur joie. Tout le monde parla du monument détruit, et, en dehors des faits réels, une foule de lugubres légendes prirent naissance, transmises de proche en proche et soigneusement entretenues par ceux qui ayant eu, à tort ou à raison, des motifs de plainte, satisfaisaient leur

rancune en répandant au sujet de la Bastille les histoires les plus atroces et les plus invraisemblables qu'accueillait avidement la curiosité populaire.

Le temps ne fit pas oublier le bâtiment disparu. Les romanciers, les poètes et les dramaturges, mêlant habilement l'histoire et la légende, tirèrent parti de certains faits restés mal connus, pour produire des œuvres qui entretenrent le souvenir de la forteresse dans le public toujours avide de merveilleux et de dramatique.

De nos jours même, on vit paraître de nombreux écrits et des tableaux ayant trait à la Bastille, et, le centenaire de la démolition approchant, on fit un assez vif succès à un panorama retraçant presque fidèlement les faits principaux du 14 Juillet 1789, mais n'offrant, comme du reste tous les essais de ce genre, qu'une illusion au lieu d'une réalité.

Subissant l'influence générale, M. Colibert, architecte de talent, ancien élève de Violet le Duc et auteur de plusieurs travaux remar-

quables, notamment la restauration de la tour Ouest de la cathédrale d'Amiens, entreprit l'étude d'un projet tout à la fois grandiose et ingénieux ; il ne s'agissait rien moins que de faire revivre d'une façon tangible le vieux quartier de la porte Saint-Antoine.

Pour compléter l'histoire de la Bastille, composée d'écrits et de peintures n'évoquant qu'imparfaitement et d'une façon toute abstraite ce vieux coin de Paris, M. Colibert voulut faire du réel en reconstituant intégralement la prison et ses abords, non pas en tromper l'œil mais en matériaux durables, avec les dimensions qu'ils avaient effectivement, l'aspect et les positions respectives de ces souvenirs historiques étant scrupuleusement restitués.

L'entreprise était audacieuse et il fallut à l'architecte plusieurs années d'études et de recherches patientes pour terminer ce projet et le rendre exécutable.

La seconde partie du programme offrait également de grandes difficultés, il fallait

trouver l'emplacement nécessaire, obtenir les autorisations, souvent pénibles à avoir, enfin se procurer les capitaux, assez importants, qu'exigeait cette reconstruction.

Un grand industriel, manufacturier du département de Saône-et-Loire, dont les terres cuites furent remarquées en maintes expositions, M. Perrusson, eut connaissance du projet qui nous occupe et, amateur éclairé des questions historiques et artistiques, il offrit son concours à M. Colibert pour réaliser, en commun, le rêve de ce dernier.

Quant au terrain, par une heureuse chance, on le trouva à l'angle des avenues de Suffren et de La Mothe-Picquet, aux portes même de l'Exposition Universelle, le hasard semblait donc vouloir, jusqu'au bout, favoriser l'entreprise en la faisant voisine de la manifestation pacifique fêtant le centenaire des souvenirs historiques retracés par MM. Perrusson et Colibert. La cause à côté de l'effet.

En dehors de la situation exceptionnellement favorable de ce terrain, son choix s'im-



posait par une coïncidence remarquable, sa configuration était absolument la même que celle du quartier de la porte Saint-Antoine, tel qu'il est indiqué sur le plan Turgot.

Toutes les difficultés se trouvant donc aplanies, le chantier fut livré, le 1<sup>er</sup> avril 1887, aux ouvriers dont le zèle, constamment entretenu par une habile direction, permit d'achever complètement l'œuvre en moins d'un an et de l'amener à l'état de perfection qu'on peut admirer aujourd'hui.

Quelques personnes ne partageant pas notre manière de voir au sujet du choix, que nous trouvons heureux, de l'emplacement de cette reconstitution, eussent préféré, au point de vue de la fidélité historique, voir ces constructions s'élever dans le quartier Saint-Antoine qu'elles rappellent. Cette critique est facile à refuter.

Pour être tout à fait exact, il eût fallu reconstruire la Bastille sur l'emplacement même qu'elle occupait ; or, il n'est pas besoin de faire ressortir les impossibilités de la chose.

Dans ces conditions, du moment que le terrain historique n'était pas accessible, qu'importait de choisir tel ou tel point de Paris et l'accroc donné à la vérité était aussi frappant, soit qu'on s'éloignât d'une petite distance ou qu'on s'établît très loin. Au reste, les auteurs du projet n'avaient pas l'intention de faire circuler le public dans le quartier Saint-Antoine authentique, mais bien de faire voir ce qu'il était il y a un siècle.

Nous croyons donc être dans le vrai en approuvant le choix d'un terrain touchant à l'exposition, de plus, l'emplacement étant quelconque, l'œuvre n'a plus qu'un caractère absolument historique, intéressant pour tous sans exception, ce qui ne fût pas arrivé si la reconstitution eût pu se faire au point où se passèrent les événements dont elle rappelle le souvenir ; évidemment on aurait vu là une tendance à l'allusion politique et cette interprétation fâcheuse devait être évitée pour une œuvre de ce genre, faite pour plaire à tous, et qui ne voulait appeler l'attention que par ses côtés artistiques et véridiques.

Logiquement l'histoire de l'ancienne Bastille devrait suivre immédiatement la préface et précéder la description de la reconstitution mais, pour la commodité du visiteur, c'est par cette dernière que nous commencerons, reléguant au second plan la question historique que le lecteur pourra consulter à loisir si la première partie du volume lui a donné envie de se remémorer les souvenirs se rattachant à la célèbre prison.

---

# DESCRIPTION

de

## RECONSTITUTION DE LA BASTILLE ET DE LA RUE SAINT-ANTOINE



Ce qui frappe d'abord quand on pénètre dans l'enceinte de la reconstitution de la Bastille, c'est le caractère absolument historique de l'œuvre, rien ne rappelle l'époque actuelle, ainsi nul anachronisme ne vient troubler l'esprit agréablement bercé par ce ressouvenir d'un autre âge.

Jusqu'ici personne n'avait été assez audacieux pour faire revivre le passé autrement qu'au moyen de peintures, et, quelque artistiques que fussent ces reproductions, elles n'of-

fraient jamais une animation capable de les faire prendre pour la réalité, elles étaient aux faits qu'elles représentaient ce qu'est une statue à son modèle, le souffle vital leur manquait. A première vue, un panorama peut vous empoigner, mais au bout d'un instant l'illusion disparaît, l'immobilité des personnages vous rappelle qu'il n'y a là qu'une toile peinte, que c'est un trompe-l'œil et que les acteurs du drame représenté n'ont de la vie que l'apparence.

A la Bastille il n'en est pas ainsi, le visiteur se promène dans de vraies rues, entre des maisons qui n'ont pas que des façades puisqu'on peut y pénétrer pour étudier, de visu, les us et coutumes du commerce et de l'industrie d'il y a un siècle. On peut voir les artisans et les marchands exerçant leur profession ou leur négoce ; on peut se procurer des objets aujourd'hui démodés ou même disparus, et si la fantaisie en vient on peut pousser l'amour de la couleur locale jusqu'à faire, avec les mets et les boissons de l'époque, un repas semblable à ceux que faisaient nos aïeux.

Le bois, le fer, la pierre, tout a été mis en œuvre pour assurer aux constructions une durée quasi-illimitée et, grâce au nombre de boutiques affectées aux professions les plus diverses, c'est un véritable quartier qui a pris naissance dans ce coin de Paris. Les habitants peuvent absolument se suffire à eux-mêmes; sans sortir de leur enceinte ils trouvent à se procurer tout ce qui leur est nécessaire, ils vivent de leur vie propre. C'est, en un mot, une jolie petite localité en miniature qui est sortie du sol comme par enchantement. Encore, combien y a-t-il en France de communes qui sont loin d'offrir les ressources de toute nature dont l'intérieur de cette reconstitution est abondamment pourvue.

Quand on arrive en haut de l'avenue de Sufren, alors que de loin la masse de la Bastille et la flèche de l'Eglise ont déjà frappé la vue, la première chose sur laquelle se trouve attirée l'attention, c'est la Porte de la Conférence dont l'élégance de la forme et l'harmonie des proportions rappellent les plus curieux spécimens de nos vieux monuments.

Cette porte, en briques et pierre, est remarquable par la disposition gracieuse de sa toiture; quant aux détails, il serait trop long de les analyser tous, bornons-nous à citer spécialement les ornements qui en décorent les deux faces, notamment les Armes de la Ville dont les lignes ont une pureté parfaite.

Franchissant cette porte, en passant par l'arche centrale flanquée de deux petits guichets latéraux, on pénètre directement dans la rue Saint-Antoine. La perspective est ravissante. A droite et à gauche les vieilles maisons avec leurs auvents bizarres, leurs fenêtres à petits carreaux et leurs curieuses enseignes profilent sur le ciel les découpures hardies de leurs toits aux mille tons, et forment un cadre merveilleusement fouillé duquel se détache la silhouette sombre de la Bastille qui prend des dimensions colossales par rapport aux constructions avoisinantes.

Si, quittant ce spectacle, on avance dans la rue Saint-Antoine jusqu'au pied de la vieille prison, le décor change complètement, l'élargissement de la rue forme une sorte de place,

pleine d'air et de lumière, qu'entourent une série d'antiques maisons absolument disparues aujourd'hui des grands centres, et dont on ne retrouve guère de types qu'au fond de certaines petites villes de province.

L'active circulation de la rue, l'animation des boutiquiers installant leurs marchandises ou travaillant à leurs métiers, les cris et les lazzi des bateleurs se livrant sur la voie publique à l'exercice bruyant de leur profession, les mille détails de la vie quotidienne, font, toute la journée, de ce vieux quartier, une promenade ravissante. Mais si du matin au soir, il est charmant de circuler au milieu de ces souvenirs du passé, on peut dire, comme dans l'opérette, la nuit c'est bien autre chose ; le spectacle devient absolument féérique et l'on se croit transporté dans quelque gigantesque théâtre où acteurs et spectateurs se trouveraient confondus, participant tous à l'action. Merveilleux théâtre dont les décors n'ont pas d'envers et dont on peut examiner tous les coins sans crainte de voir s'envoler l'illusion.

La rue, faiblement éclairée par ses lanternes



dont la lumière tremblotante fait à peine distinguer les pavés, revêt un caractère fantastique; les côtés, presque entièrement dans l'ombre, forment des masses confuses, bizarres, piquées çà et là de points lumineux passant à travers une porte mal jointe, ou tamisés par des carreaux minuscules diversement teintés.

De place en place, une tache de lumière plus vive, épaississant davantage l'ombre qui l'entoure, indique au promeneur l'emplacement d'un hôtel, d'une auberge, d'un cabaret dont les joyeux convives font parvenir jusqu'à la rue l'éclat de leur gaieté.

Le sentiment qu'on éprouve en parcourant ces rues est indéfinissable, participant à la fois de la rêverie et de l'effroi. On se sent troublé en passant contre ces noires constructions, en frôlant au passage les silhouettes fantômes des promeneurs silencieux, et, lorsqu'arrivé près des murailles de la sombre prison dont la masse semble devoir vous écraser, on cherche, l'œil dilaté, à déterminer les contours exacts des formes incertaines qui vous environnent, l'émotion ressentie est à son comble. On se remémore

le passé. Les souvenirs joyeux, sanglants ou héroïques de notre histoire reviennent en foule à l'esprit, et, momentanément, on oublie la vapeur, le gaz et l'électricité dans la contemplation de cette pittoresque résurrection.

Lorsque, reprenant possession de soi-même en s'arrachant à ce rêve fait tout éveillé, on se souvient que ce qu'on voit autour de soi n'est qu'une reconstitution, et que, loin de vivre sous Louis XI ou même sous Louis XV, on est contemporain de la fin du xix<sup>e</sup> siècle, les contrastes entre ce que nous avons sous les yeux et ce qui nous attend au dehors deviennent saisissants et l'on se figure la profonde stupéfaction dans laquelle serait plongé un de nos ancêtres auquel il serait donné de revenir sur terre. A coup sûr il croirait être sous l'empire d'un cauchemar, d'une fantasmagorie et prendrait tout ce qu'il verrait pour des manifestations démoniaques dues à la puissance de terribles sorciers, il crierait « au bûcher »; en somme, il s'accoutumerait probablement très vite aux bienfaits du progrès, et se demanderait bientôt comment on pourrait vivre sans les mille commodités

... seules et ... seules dans

... quelque raison-  
... en ce sens que  
... nous éprou-  
... les temps  
... l'avantage  
... à la  
... demandant  
... sans tous  
... auxquels

... la reconsti-  
... de vue de l'as-  
... maintenant d'exami-  
... dont l'ensemble nous  
... le tour de cet étrange  
... de la porte de la confé-  
... par la rue Saint-Antoine et la  
... revenir à notre point de départ.

Voici d'abord, sur notre droite, la maison dans  
laquelle sont reçus à leur arrivée, les visiteurs  
divers, elle est à deux étages et présente

deux particularités qui attirent l'attention : d'abord son toit en clocheton ardoisé, ensuite son escalier qui, placé extérieurement, lui donne un aspect assez original.

La maison suivante, curieuse dans son ensemble, n'offre guère de remarquable que sa terrasse dont la surface plate tranche assez vivement sur son entourage de toits généralement pointus; elle se distingue surtout par sa couleur rouge brique, de son autre voisine dont l'apparence un peu sordide convient bien au genre de commerce qu'elle renferme; c'est un bric-à-brac ancien, les vieilles poteries, les vieux chiffons, et spécialement la vieille ferraille qui sont offerts aux acheteurs, s'harmonisent parfaitement avec le ton gris noirâtre des murs. L'enseigne, une main tenant une épée, est assez remarquable comme antiquité.

Franchissant la rue du Petit-Musc, à son débouché dans la rue Saint-Antoine, nous arrivons devant le fameux hôtel d'Ormesson qui, auparavant, s'était successivement appelé maison du Pont-Perrin, hôtel du Petit-Musc, Hôtel-Neuf, d'Etampes, de Bretagne, d'Orange, de

Valentinois, de Boissy, de Langres, du Maine ou de Mayenne.

Cette construction existe encore, un peu modifiée il est vrai, au n° 212 de la rue Saint-Antoine. Nous la voyons ici telle qu'elle était avant d'être remaniée, c'est-à-dire avec ses deux corps de logis réunis par une terrasse surmontant une porte à deux vantaux. Les balcons en fer forgé, les hautes fenêtres garnies de petits carreaux lui donnent un remarquable cachet architectural.

La maison, qui fait suite à l'hôtel, n'attire l'attention que par la différence de hauteur existant entre les deux corps de bâtiment dont l'un n'a qu'un rez-de-chaussée, tandis que l'autre possède un premier étage et un grenier. A signaler une pierre sculptée formant gargouille entre les deux toits.

L'auberge des Enfants de Bacchus est assez curieuse, la partie originale de cette construction est son toit, en ardoise, que surmonte un autre petit toit en tuiles formant comme un pigeonnier.

Ainsi que la plupart des auberges anciennes elle est peinte en deux couleurs et ses fenêtres, à petits carreaux, sont garnies de fortes grilles de fer. Au-dessus de la porte, des amours, jouant avec des grappes de raisin, sont taillés dans la pierre. Plus haut se balance une vieille enseigne, en fer forgé, surmontée de la branche de houx traditionnelle.

Voici maintenant l'église Sainte-Marie qui existe encore rue Saint-Antoine. La reconstruction diffère un peu de la réalité, car le monument a subi depuis un siècle d'assez profondes modifications. Le portail et le perron sont complètement changés, et, dans la copie, on peut voir comme ornements huit grands vases qui surmontent les contreforts et qui ont été supprimés dans l'église véritable. Le dôme est particulièrement réussi, ses écailles d'ardoises sont merveilleusement disposées et la gracieuse lanterne supérieure lui fait un couronnement parfait. A signaler aussi les deux figures emblématiques placées au-dessus de l'entrée.

Cette église, construite en 1682, était la chapelle du couvent de la Visitation Sainte -

Marie. A la révolution on en fit une salle pour conférences, bals et concerts; aujourd'hui c'est un temple protestant, la véritable s'entend, car la copie, qui seule nous intéresse, est occupée par un remarquable panorama qu'un peintre de grand talent, M. de Saint-Genois, à eu l'idée d'y établir. On y voit retracés, de façon à rendre l'illusion complète, les principaux faits ayant trait à l'histoire de la Bastille; la célèbre évasion de Latude y est reproduite d'une manière saisissante.

Après l'église vient une construction d'un aspect tout particulier; n'étaient son enseigne et la couleur rouge du fronton on la prendrait pour quelque tour échappée à la destruction d'un bâtiment moyen-âge. Des contre-forts d'angle, une teinte gris antique répandue sur toute la façade et, surtout, une fenêtre ogivale sous laquelle s'ouvre une petite lucarne semblable à un œil curieux, tout cela donne à ce morceau très simple en fait, d'architecture ancienne, un cachet très remarquable et tranchant vivement avec le genre de la maison voisine à laquelle un toit surbaissé, en vieilles tuilles, donne un as-

pect villageois qui n'est pas déplaisant. Un orfèvre y trouve un abri sous l'égide du *Grand Dagobert*.

Ecrasant la boutique d'orfèvrerie de toute la hauteur de sa façade accrue encore par un pignon élevé, une construction, faisant pendant à la maison moyen âge, attire l'œil par l'originalité de sa décoration extérieure. Une masse de vieux plats, de vieux pots, sont fixés au mur sur le ton gris duquel ils ressortent vivement encadrant, d'une heureuse façon, d'assez nombreuses ouvertures irrégulièrement disposées. Des volets en bois plein, avec des cœurs découpés, un auvent et des carreaux complètent cet ensemble curieux.

Nous voici à la rue Lesdiguières. Une plaque de pierre encastrée dans la muraille nous montre ses caractères en creux à demi rongés par le temps. En la considérant, si peu apparente, on songe à la difficulté que devaient éprouver nos pères à se diriger le soir dans ce vieux Paris, si mal éclairé, au milieu de rues indiquées, quand encore elles l'étaient, par des plaques à peine visibles.



Entre la rue et la porte de la Bastille s'élève une construction certainement plus nouvelle que ses voisines, elle pourrait presque passer pour moderne si son toit pointu, son auvent et ses volets rouges ne lui assignaient un âge déjà respectable. Elle fait corps avec la porte dont la construction massive n'offre rien qui la fasse plus remarquer que les nombreux arcs analogues dont l'ancien Paris fourmillait.

Adossées au mur du fossé de la Bastille à laquelle elles forment une ceinture continue, une série de petites boutiques, absolument identiques abritent les professions et les métiers les plus divers dont les étalages s'avancent sous un toit en saillie soutenu de distance en distance par des poteaux. Cette suite de petites maisons à vitres microscopiques dont les fenêtres, encadrées de pierre, ressortent parfaitement sur les murs en briques, complètent bien le monument auquel elles servent de base, et lui enlèvent ce que, sans cela, il y aurait eu de trop froid et de trop rébarbatif dans son aspect.

Deux de ces boutiques sont à signaler, celle du libraire qui offre aux visiteurs *des Souvenirs*

*de la Bastille* ainsi que l'annonce son enseigne ; on y trouve un assortiment complet de dessins et de gravures destinés à perpétuer le souvenir de la reconstitution ; ensuite le Cabinet de Cagliostro reconstitué par le professeur DICKSONN ancien directeur du théâtre de Robert-Houdin. Dans un véritable laboratoire d'alchimiste il se livre à des exercices de magie réellement surprenante.

La description de la célèbre prison, puisée aux sources les plus autorisées, a sera faite plus loin avec assez de détails pour qu'il soit inutile de s'appesantir ici sur ce sujet puisque la reconstitution est absolument identique à ce qui existait. En voyant ces hautes murailles sombres, ces larges créneaux et ces grillages sinistres, tout le monde éprouvera la même émotion qui ne fera que s'accroître en descendant dans le cachot de la tour de la Bazinière. Les escaliers noirs et tortueux, les portes puissamment garnies de lourdes ferrures, la haute voûte faiblement éclairée par un étroit soupirail, les blocs de pierre servant de lit et de siège aux prisonniers ; jusqu'à ces derniers

mêmes, tout est reproduit avec la plus scrupuleuse fidélité bien faite pour rendre compréhensible l'horreur qu'inspiraient ces lugubres in-pace.

A signaler en passant deux curiosités historiques : d'abord la grosse clef de la serrure d'entrée, ensuite une des portes du cachot. Ces deux objets proviennent réellement de l'ancienne forteresse, la porte possède même encore des inscriptions gravées par quelque prisonnier désireux de laisser une trace inoubliable de son séjour.

L'aspect extérieur de la reconstitution étant absolument semblable à celui que présentait la véritable Bastille, l'intérêt n'eut pas été augmenté par la vue de la cour intérieure, sorte de puits sombre sans aucun caractère; les constructeurs ont donc songé à tirer parti de cette surface disponible et en ont fait une grande salle dans laquelle, grâce à une scène ménagée à l'extrémité, le public peut assister à des concerts, à des ballets, à des représentations théâtrales, voire même à des conférences. On dansera, au besoin, dans l'in-

térieur de la Bastille et cette antithèse rappellera la fameuse fête de la Fédération dont l'attrait principal était l'enceinte, réservée aux ébats chorégraphiques, établie sur l'emplacement de l'ancienne prison. Cette enceinte était limitée par de hauts peupliers sur lesquels on avait apposé des affiches portant ces mots : *Ici on danse*

La décoration intérieure de la salle produit, surtout aux lumières, le plus gracieux effet. Sans vouloir entrer dans une description détaillée qui resterait toujours incomplète, nous ne pouvons passer sous silence le plafond sur le fond bleu duquel une multitude de fleurs de lys d'or forment un semis charmant. A signaler aussi les magnifiques appareils d'éclairage, d'un travail parfait, qui sont répandus à profusion dans la salle et jusque sur la scène, fort élégante, dont le rideau est une heureuse imitation des anciennes tapisseries.

La direction du Théâtre Rétrospectif de la reconstitution de la Bastille, ainsi que celle de toute la partie artistique de l'Exploitation a été

confiée à M. d'Argis, d'une compétence parfaite en pareille matière.

Auteur de plusieurs volumes fort appréciés en librairie, M. d'Argis s'est fait une spécialité des questions artistiques et théâtrales et nul plus que lui n'était apte à donner au public, dans l'intégrité de leur conception primitive, les œuvres qui ont charmé nos pères.

Sous cette savante direction, le Théâtre de la Bastille donnera donc, au public de 1888 1889, l'impression exacte et rigoureusement sincère d'une représentation dramatique et lyrique identique, en tous points, à celles que les comédiens et les chanteurs du siècle passé donnaient devant les sujets de S. M. Louis XVI.

Ce sera, à coup sûr, pour les amateurs du vieil art français, aussi bien que pour le public non initié aux charmes du vieux théâtre d'antan, l'une des plus grosses attractions de ce curieux ressouvenir du Paris ancien.

Presque accolé à la Bastille et terminant la rue Saint-Antoine, l'arc triomphal de Henri II se dresse dans toute sa majesté. De nombreuses

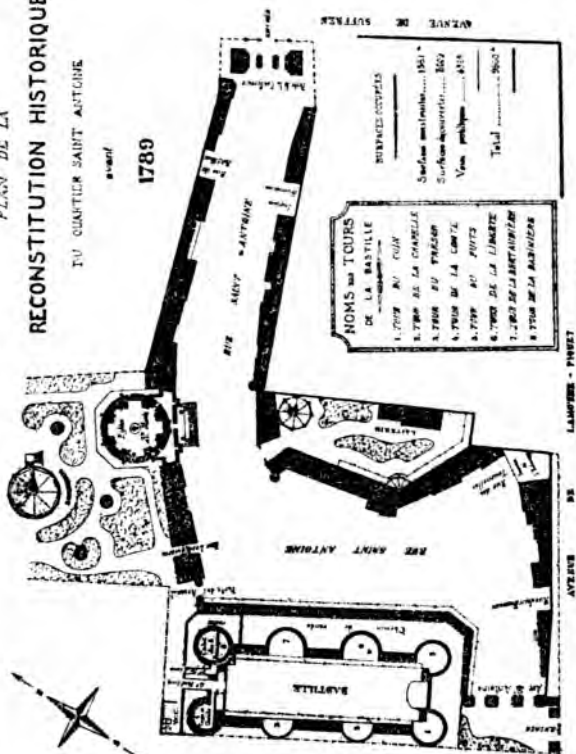
PLAN DE LA

# RECONSTITUTION HISTORIQUE

DU QUARTIER SAINT ANTOINE

1789

1789



Relevé le 15 Avril 1789  
Dessiné le 10 Août 1789



sculptures habilement fouillées atténuent, dans une heureuse proportion, ce que le monument a de trop sévère par l'imposante rigidité de ses lignes principales. Le buste, placé au-dessus de l'Arcade centrale, est surtout remarquable par le fini de son exécution.

Cet arc, construit sous Henri II, fut achevé sous Henri III. On le reconstruisit en 1660 pour l'entrée de Louis XIV ; il fut encore remanié en 1672 et enfin démoli en 1788. C'est un beau spécimen de l'ancienne architecture.

Nous voici arrivés à la limite extrême de notre excursion, il s'agit maintenant de revenir à notre point de départ. Voyons ce que cette seconde partie de notre inspection nous offre de remarquable.

La première maison que nous rencontrons pourrait nous paraître moderne par sa configuration générale, mais la porte, d'une forme particulière, et les petits carreaux, qui garnissent les fenêtres, nous font souvenir que nous avons devant les yeux une habitation déjà ancienne.



La construction suivante ne permet de commettre aucune erreur, relativement à son antiquité. La caractéristique de cette curieuse maison réside dans son premier étage faisant une saillie, assez prononcée, sur le parement du rez-de-chaussée et se prolongeant ensuite avec une inclinaison très marquée, jusqu'au toit d'ardoise sur lequel se détache une fenêtre de mansarde surmontée d'un triple clocheton en poivrière, vrai chef-d'œuvre de charpenterie.

Les pans de bois apparents, les tout petits carreaux en culs de bouteilles et le vieux peron de pierre, achèvent de faire de cette construction un échantillon, absolument hors pair, de l'ancien art de construire.

L'imprimeur qui s'est établi dans ce que nous appellerions aujourd'hui une masure, a su réunir tous les spécimens de l'outillage à l'aide duquel on travaillait avant la révolution. Rien de plus intéressant que de voir sortir, de ces vieilles presses à bras, *des placards imprimés avec les caractères de l'époque dont ils racontent*

*quelque fait saillant.* Un moment d'examen est dû à l'enseigne qui, dans deux cartouches ovales, nous montrent d'anciennes armoiries et les attributs de la profession du propriétaire de l'immeuble. Ce propriétaire, M. Mercadier, imprimeur, 17, rue de la Grange-Batelière, a réussi, au prix de laborieuses recherches, à créer une collection curieuse d'ouvrages anciens qu'il compte rééditer afin de permettre au public de faire connaissance avec les productions littéraires les plus marquantes de l'époque, ce sera une bonne fortune pour les amateurs de curiosités.

La rue Jean Beausire, garnie de ses bornes et d'une fontaine publique, nous sépare de la maison occupée par un perruquier-barbier formant un digne pendant à celle qui est habitée par l'imprimeur. L'unique rez-de-chaussée, surmonté d'un grenier couvert par un toit ardoisé, a un cachet tout spécial, complété par les fenêtres à carreaux exigus. Une espèce de vitrine, faisant saillie sur la muraille, attire l'œil par la couleur bleu-vif de ses petits bois et contribue, avec une enseigne des plus originales, à faire

reconnaître de loin la demeure du chevalier du rasoir et de la lancette.

Passons rapidement devant la tannerie, très curieuse avec son grenier à claire-voie; ensuite devant une jolie petite habitation remarquable par son toit et son porche surbaissé; puis devant une autre maison, reconnaissable à son toit à la Mansard, et nous arrivons à la rue des Tournelles terminant ce paté de constructions dont l'ensemble, réellement pittoresque, est un des jolis points de vue de la rue Saint-Antoine.

Les habitations faisant face à la Bastille sont : d'abord une demeure particulière que l'architecte a peinte en deux couleurs, brun en bas, blanc en haut, et ornée d'un petit Saint-Antoine qui, de sa niche, semble garder la maison.

Présentant un violent contraste avec la précédente, une petite maison pauvre ne nous offre, ensuite, qu'un unique rez-de-chaussée ayant pour couverture un misérable toit plat, en tuiles moussues et ébréchées, un apothicaire s'y est installé.

Voici maintenant une demeure un peu plus

importante, peinte en deux tons et dont le toit, assez plat, est garni d'une fenêtre mansardée; elle possède, comme au reste celle qui la suit et qui n'est constituée que par un rez-de-chaussée, l'inévitable auvent qu'on rencontrait à chaque pas, à cette époque, où les trottoirs étaient peu connus. C'est un boulanger qui l'occupe.

Le lunettier-opticien a fait choix d'une construction plus riche à pignon saillant. Ses pans de bois, les découpures de son toit d'ardoise et ses petits carreaux, valent la peine d'être examinés.

En retrait sur celle-ci, une maison, façon Mansard, ouvre sur la voie publique de petites fenêtres cintrées trouant, assez agréablement, le ton jaunâtre de la façade.

Les petits métiers trouvent toujours à utiliser les emplacements que dédaignent les autres, ainsi, dans l'angle des deux constructions précédentes, un écrivain public a établi une échoppe tout simplement charmante. Un petit guichet à coulisse lui donne un faux air de confessionnal

dont on ne serait pas fâché d'être l'habitant, pour recevoir les confidences que viennent faire les jolies filles, confiantes dans l'engageante enseigne « *Au tombeau des secrets* ».

Encore un immeuble n'ayant qu'un rez-de-chaussée, seulement celui-ci a une apparence moins misérable que les autres; il occupe une grande surface, sa façade est bien entretenue, et la petite tonnelle, qui y est accolée, semble indiquer que le propriétaire se charge de désaltérer ses semblables; la porte verte, cintrée, justifie au reste cette hypothèse, car sa largeur permet une facile circulation aux nombreux clients.

La rue fait ici un angle bien accusé par une tourelle appartenant à une habitation confortable dont la façade, qui regarde la Bastille, porte un cadran solaire auquel se fient toutes les commères du quartier. Cette tourelle, assez élevée au-dessus du sol, se termine, à la partie haute, par un toit en poivrière qui donne à cette partie de la rue des allures de château en miniature.

Si cette excursion dans le vieux Paris a intéressé le visiteur au point de lui faire oublier l'heure, s'il est trop tard pour s'aventurer plus longtemps dans une ville mal éclairée, qu'il s'arrête avec nous à « *l'hôtel du Lion d'Or* » dont l'enseigne, en fer forgé, se balançant avec des grincements de girouette rouillée, est bien faite pour inviter le passant attardé à se reposer et à se reconforter ; seulement il ne faut pas qu'il soit à cheval, car cette maison hospitalière prévient visiblement qu'*ici on loge à pié*, selon la formule peinte sur l'enseigne. Cet hôtel sera complètement décrit si on ajoute qu'il possède un toit quelque peu cintré, en tuiles, une façade fort propre et une belle porte dont le fronton, en pierre, est surmonté d'une tête de lion sculptée.

L'horloger, devant lequel nous sommes maintenant, a sans doute l'intention de faire concurrence au cadran solaire du coin, car une superbe horloge est installée au-dessus de sa porte. Ce n'est pas, au reste, la seule chose qui caractérise cette maison : elle possède une tourelle pointue, l'éternel auvent, des volets verts et

enfin elle a deux étages, il est vrai que le deuxième est si bas qu'il a l'air de vouloir passer inaperçu, mais il n'en existe pas moins.

Tout intimidée de se trouver à côté de voisines si imposantes, une petite boutique à rez-de-chaussée unique, se tient modestement appuyée sur celles-là et précède une grande bâtisse qui ne serait pas choquante de nos jours, dans les quartiers excentriques toutefois. Cette bâtisse s'étend sur une grande longueur, son premier étage est en briques sous enduit, tandis que son rez-de-chaussée et les encadrements des fenêtres sont en pierre. Elle est divisée en plusieurs boutiques dont les vitres sont plus grandes que celles qu'on a généralement rencontrées jusqu'ici, les boutiquiers font sans doute bien leurs affaires pour se permettre un tel luxe. Une porte cochère, des balcons en fer et un toit bien entretenu, complètent cet ensemble assez riche.

Si la fleuriste n'a pas beaucoup de place en largeur, du moins, elle n'en manque pas en hauteur, son petit logis en briques rouges est

très gracieux et bien en harmonie avec le commerce de l'occupante.

Un rez-de-chaussée, un premier étage et un toit pointu composent la construction qu'on rencontre ensuite et qui se fait remarquer par l'inégalité et la multiplicité de ses baies comprenant : une porte, quatre fenêtres, et une entrée de cave à deux vantaux. Le toit est garni d'une lucarne mansardée et les fenêtres du bas sont partagées par des barreaux verts ; inutile de dire qu'il y a un auvent.

Savetier, tel est le titre dont se pare le locataire d'une petite échoppe assez semblable à celle de la bouquetière ; la seule différence consiste dans la couleur, car celui qui fait le neuf et le vieux a recouvert les briques d'un enduit jaunâtre.

Une maison assez importante fait l'angle de l'impasse Guéménée, rien de bien saillant ne la distingue de certaines autres précédemment décrites, on s'y arrête néanmoins pour examiner une statuette placée dans une petite niche bleue et une fontaine, semblable à celle qui se trouve rue Jean Beausire.



L'autre coin de la rue est occupé par une coquette habitation d'un cachet tout à fait particulier : le rez-de-chaussée est surmonté d'une terrasse garnie d'une balustrade en fer avec pilastres en brique. Deux étages s'élèvent au-dessus de la terrasse et se terminent par un toit se continuant en un retour d'angle sur l'immeuble suivant, de même style, mais dont la façade ne présente pas de retrait. L'enseigne « *A la Pomponnette* », et les emblèmes, des épis couronnées, sont très originaux.

La dernière maison qu'on rencontre ne peut passer inaperçue, elle est remarquable sous plus d'un rapport; d'abord, elle possède un colombier dans lequel les pigeons paraissent se trouver très heureux; ensuite, par sa hauteur, elle domine toutes ses voisines; enfin, des pans de bois apparaissent très nettement sur la façade. La hauteur de cette maison est telle qu'à première vue, on la croirait composée de nombreux étages, bien qu'elle n'en ait qu'un, cela tient à la dimension absolument inusitée, de son pignon. Si l'expression n'est pas trop démodée, le propriétaire de cette construction doit être

très riche car il est possesseur d'un fameux pignon sur rue.

Ce qui se présente à nous maintenant, terminant cette nomenclature, n'est qu'une simple bâtisse, car on ne peut pas appeler maison l'espèce de grange qui termine la rue et que le service de la *poste aux lettres* met à la disposition du public. Franchement, on n'a pas à regretter le passé quand on compare cette sordide baraque aux luxueux bureaux ouverts à notre époque.

Nous voilà revenus à notre point de départ ayant tout visité sauf deux points d'une grande importance pourtant. Nous voulons parler de la brasserie et de la laiterie.

La première se trouve derrière l'église et se compose d'un vaste terrain, parfaitement cultivé en jardin, au milieu duquel se dresse un magnifique pavillon entouré d'une masse de petites tonnelles ainsi qu'une poule de ses poussins. Une sieste, le soir, au milieu de cette verdure, est vraiment délicieuse.

Quant à la laiterie, elle s'étend derrière les constructions regardant la Bastille; son entrée

se trouve entre le Lion d'Or et la maison du cadran solaire.

Là aussi nous trouvons de la verdure et des tonnelles, dans un coin se dresse même une étable dont les vaches peuvent être traites sous les yeux de ceux qui préfèrent une boisson saine, fournie par la nature, à un liquide résultant d'une fabrication. Ainsi qu'on peut le faire à la brasserie, on se repose agréablement dans ce petit enclos champêtre.

La visite est terminée, les toits bizarres, les auvents, les carreaux invraisemblables, les enseignes originales, les prisons, les détenus, tout cela revient en foule à l'esprit et produit dans la tête un véritable chaos, on est enchanté de ce qu'on a vu et pourtant tout paraît vague, aussi la seule conclusion à tirer de cette première excursion dans le vieux Paris, c'est qu'il est nécessaire d'en faire une ou plusieurs autres. Nul regret n'en résultera.

---

**HISTOIRE**  
**de**  
**LA BASTILLE**  
**et de**  
**La Rue Saint-Antoine**  
**avant**  
**1789**

---

**CHAPITRE I<sup>er</sup>**

Avant d'entreprendre la description détaillée de l'œuvre de MM. Perrusson et Colibert et de promener le lecteur dans cette merveilleuse restitution d'un quartier sinon entièrement disparu, au moins extraordinairement modifié, nous croyons utile de rappeler succinctement

l'histoire de la Bastille Saint-Antoine et de ses abords. Bien des personnes ne la connaissent que superficiellement ; du reste cet aperçu historique présente par lui-même un assez vif intérêt et permettra de mieux apprécier à sa juste valeur la reconstitution de l'avenue de La Motte-Piquet.

Nous n'avons pas la prétention de faire ici un cours d'histoire ; après les nombreux écrivains qui, plus autorisés que nous, ont traité ce sujet, il y aurait présomption de notre part à vouloir ajouter de nouveaux documents à ces matières, telles n'est pas notre intention, le but de ce petit ouvrage est plus modeste.

En dehors de quelques considérations particulières, nous avons voulu simplement résumer, en un petit nombre de pages, les faits remarquables se rattachant à la célèbre prison d'Etat ; nous avons donc fait de nombreux emprunts aux auteurs qui ont écrit sur ce sujet afin d'éviter à nos lecteurs, désireux de se rafraîchir la mémoire, l'ennui de parcourir une grande quantité de volumes, souvent d'une étendue con-

sidérable ; quelques gravures ou plans compléteront nos descriptions, souvent volontairement incomplètes.

Les principaux ouvrages dont nous nous sommes inspiré sont : *Paris à travers les âges* ; *l'Histoire de Paris* ; *La Bastille dévoilée* ; *Paris démoli* ; *Les mémoires de Linguet...* etc., Ceux qui désireraient des détails plus circonstanciés peuvent s'y reporter.

Le mot Bastille du latin *Bastilia*, désignait de petits ouvrages de défense fortifiant, de distance en distance, l'enceinte d'une place forte ; généralement ces bastilles servaient en même temps de portes d'entrée à la ville qu'elles protégeaient.

La ville de Paris, englobée au xiv<sup>e</sup> siècle dans l'enceinte de Philippe-Auguste, possédait naturellement plusieurs de ces portes fortifiées se composant d'habitude d'une voûte flanquée de deux tours rondes ou carrées.

Parmi ces bastilles deux sont principalement célèbres : celle de la porte Saint-Denis et celle de la porte Saint-Antoine ; cette

dernière, sous la régence du Dauphin (plus tard Charles V), pendant la captivité du roi Jean en Angleterre, fut établie par Etienne-Marcel, prévôt des marchands, qui trouva indispensable de fortifier ce côté de la ville.

C'est vers 1357 que le prévôt des marchands fit construire la Bastille Saint-Antoine ne comprenant que les deux tours nommées plus tard : « de la Chapelle et du Trésor », entre ces deux tours se trouvait la porte proprement dite, regardant la route de Vincennes ; ce n'est qu'en 1789, lors de la démolition du monument, qu'on retrouva les vestiges de cette porte de la ville qui fut murée ultérieurement quand on construisit la forteresse. L'entrée de la ville fut alors reportée à droite, (en entrant dans Paris).

Lorsqu'en 1358, Etienne-Marcel, traître envers le Dauphin, qu'il avait jusque là servi fidèlement, voulut faire entrer dans Paris, qu'elles assiégeaient, les troupes du roi de Navarre, il chercha d'abord à leur

ouvrir la porte Saint-Denis, mais ayant échoué grâce à la vigilance de Maillard, dévoué au Dauphin, il fit une semblable tentative du côté de la porte Saint-Antoine, là encore il fut prévenu par ce même Maillard qui, à la tête de ses hommes, combattit Etienne-Marcel et ses partisans; le prévôt des marchands trouva la mort dans la mêlée le 1<sup>er</sup> août 1358.

La mort du fondateur de la Bastille au pied de son œuvre offre une particularité remarquable, résultat de cette sorte de loi qui fait les créateurs victimes de leur créations, ainsi Enguerrand de Marigny et son gibet de Montfaucon, la Ballue et son horrible cage de fer, Guillotin et son terrible engin, etc.

Lorsque le Dauphin fut devenu Charles V, il choisit pour prévôt de Paris, (ne pas confondre avec prévôt des marchands) un homme en qui il avait toute confiance et lui accorda une autorité des plus étendues.

Ce prévôt de Paris, Hugues Aubriot, eut



pour premier soin d'augmenter les moyens de défense de la ville. Il fit construire de nouvelles tours, surélever les murailles et présenta au roi un plan d'agrandissement ayant pour but de transformer la Bastille Saint-Antoine en un fort capable de résister efficacement aux attaques qui pourraient se produire de ce côté.

Le roi approuva le projet et les sommes provenant des impôts votés par les Etats-Généraux, notamment sur le sel et le vin, furent affectés à la réalisation de ce plan.

La première pierre fut posée le 22 avril 1370.

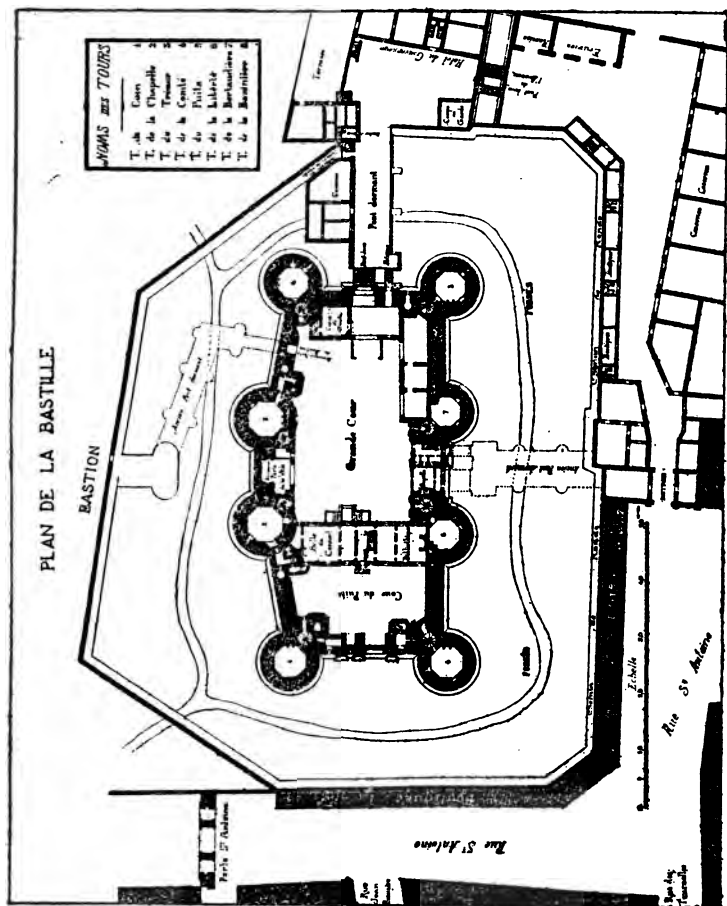
La forteresse dont le projet avait été conçu par Aubriot ne comportait que quatre tours reliées par des murailles : les deux tours déjà existantes, mais exhausées, et vis-à-vis d'elles, deux nouvelles tours semblables, entre lesquelles une porte, faisant face à l'ancienne, donnait accès dans la ville et commandait le quartier Saint-Antoine.

Cette double porte d'entrée pouvait, à un

# PLAN DE LA BASTILLE

## BASTION

NOM DES TOURS	
T. de la Chapelle	1
T. de la Tourne	2
T. de la Conde	3
T. de la Paille	4
T. de la Laiterie	5
T. de la Boulangerie	6
T. de la Boucherie	7





moment donné, être préjudiciable à la sécurité de la Bastille, Hugues Aubriot le comprit tout de suite et fit murer ce passage en reportant vers la gauche la porte de la ville, puis il compléta le fort déjà construit en y ajoutant quatre autres tours qu'il relia entre elles et avec les quatre tours anciennes au moyen d'épais massifs de maçonnerie, dont l'un, celui opposé à la porte de la ville, fut percé d'une ouverture servant d'entrée.

En même temps le bâtiment, ainsi obtenu par ces nouvelles constructions, fut entouré d'un large fossé qu'on ne franchissait qu'au moyen d'un pont levis défendant la porte d'entrée.

On n'est pas absolument d'accord sur la date exacte de l'achèvement du château fort, aucun document authentique, relatif à sa construction, n'ayant été conservé; les uns citent l'année 1380, d'autres indiquent 1383, cette différence n'a qu'un intérêt secondaire et la seule chose certaine c'est qu'en 1384, au plus tard, la Bastille était construite telle qu'elle était encore en 1789, sauf bien entendu

quelques modifications intérieures et ses ouvrages de fortification extérieure qui ne furent établis qu'au milieu du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle. En donnant donc la description de la célèbre prison à l'époque de sa démolition, on saura exactement ce qu'était l'œuvre d'Hugues Aubriot.

La forteresse du quartier Saint-Antoine présentait extérieurement, en plan, l'aspect d'un parallélogramme dont un des grands côtés, celui regardant le faubourg, était une ligne brisée, un peu convexe. La longueur était de 65<sup>m</sup>72 (33 toises 1/2 environ) et la largeur 29<sup>m</sup>68 (15 toises 1/4) aux extrémités et de 34<sup>m</sup> (17 toises 1/2) au milieu, c'est à dire à la partie renflée.

C'est sur les deux grands cotés du parallélogramme que se trouvaient les huit tours en deux rangées de quatre chacune et reliées entre elles par des murs de 9 pieds (2<sup>m</sup>90) d'épaisseur, ces murs étaient évidés en certains endroits de façon à y ménager des petites pièces ou des cabinets. Les tours, d'un diamètre extérieur de 11<sup>m</sup>30, et dont les murs avaient 1<sup>m</sup>95 d'épaisseur, faisaient sur

les murailles une saillie d'environ la moitié de leur diamètre, quand à leur hauteur, égale à celle des murs d'enceinte, elle était de 23<sup>m</sup>65 (73 pieds); on a conservé le nom de ces huit tours qui étaient, du côté du faubourg, les tours du *Coin*, de la *Chapelle*, du *Trésor*, de la *Comté*; et du côté de la rue Saint-Antoine, celles du *Puits*, de la *Liberté*, de la *Bertaudière*, de la *Baxinière*.

Avant de continuer notre description donnons en passant l'explication la plus généralement admise sur l'origine de ces noms.

TOUR DU COIN. — Dénommée ainsi d'après sa situation près de la porte de la ville.

TOUR DE LA CHAPELLE. — C'est auprès de cette tour qu'était, en effet, autrefois la chapelle, sous la voûte de l'ancienne porte de la ville. Dans la démolition on y a trouvé les débris d'un autel. On en avait construit une nouvelle, nous ne saurions au juste en fixer l'époque, située vis-à-vis l'ancienne, près la tour de la Liberté. Elle a été pendant longtemps bâtie en bois et ce n'est que

quelques années avant 1789 que M. de Launay l'avait fait construire en pierres.

Dans le mur d'un de ses côtés étaient pratiquées six petites niches, dont chacune ne pouvait contenir qu'un prisonnier ; ceux auxquels on permettait d'y aller entendre la messe n'avaient ni air, ni jour, ils ne pouvaient apercevoir le célébrant qu'à travers une étroite lucarne vitrée et grillée assez semblable à une lunette.

TOUR DU TRÉSOR. — Cette tour, la plus ancienne, avait été nommée de la sorte depuis que Henri IV y déposa les économies qu'il destinait à créer le trésor de l'Etat. Sully, intendant des finances sous ce prince, dit dans ses mémoires que le roi avait en 1610 : 15.870.000 livres d'argent comptant, étant à la Bastille. 10.000.000 qu'on en avait tirées pour bailler au trésorier de l'Epargne. (*Bibliophile Jacob*).

TOUR DE LA COMTÉ. — Les recherches pour retrouver la provenance de cette dénomination ont été infructueuses.

**TOUR DU Puits.** — Ainsi nommée d'un grand puits qui servait primitivement à l'usage du cuisiner. Plus tard ce puits fut comblé et on en creusa un autre dans la cour qui prit le nom de cour du puits.

**TOUR DE LA LIBERTÉ.** — Ce nom qui, dans un tel monument, semble une étrange anomalie, pour ne pas dire une cruelle dérision, date de l'assaut que, lors des troubles du règne de Charles IV, les Parisiens donnèrent à la Bastille aux cris de : vive la Liberté. Une autre version voudrait que ce nom eut été donné en souvenir de la mise en liberté de Hugues Aubriot qui y avait été enfermé avant son incarcération à l'évêché d'où le peuple le délivra ; quoi qu'il en soit, cette dénomination date d'environ 1381.

**TOUR DE LA BERTAUDIÈRE.** — Célèbre par les épisodes dont les romanciers en ont fait le théâtre et par la captivité du fameux prisonnier dit : le Masque de Fer. Cette tour devait son nom à un maçon nommé Berthaud qui se tua en tombant du haut des maçonneries pendant la construction.



**TOUR DE LA BAZINIÈRE.** — Quand on édifia la Bastille cette tour devait avoir un autre nom, car celui-ci ne date que de 1663 et est un souvenir de l'incarcération du sieur de la Bazinière, trésorier de l'Epargne.

L'entrée de la Bastille se trouvait à droite de l'extrémité de la rue Saint-Antoine ; au-dessus de la première porte était un magasin considérable d'armes de différentes espèces et d'armures anciennes, (une grande quantité de ces objets, formant une magnifique collection, furent détruits le 14 juillet 1789) ; à côté de cette porte était un corps de garde où l'on plaçait, chaque nuit, deux sentinelles pour répondre et ouvrir aux personnes qui se présentaient. Cette porte conduisait à une première cour extérieure dans laquelle étaient les casernes des invalides, les écuries et remises du gouverneur et, du côté de la prison, une rangée de petites boutiques. On pouvait également arriver à cette cour par l'Arsenal ; elle était séparée d'une seconde cour, extérieure aussi, par une porte (à côté de laquelle était un autre corps de garde)

par un fossé et par un pont-levis, dit pont-levis de l'Avancée ; c'est dans cette seconde cour, à droite, que se trouvait l'hôtel du gouverneur.

En face de cet hôtel s'ouvrait une avenue longue de 20 à 30 mètres dont le côté droit était bordé par un bâtiment servant de cuisine, dans ce même corps de logis se trouvait une chambre de bains, faite vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle pour l'usage de la femme du gouverneur. Tout cela était construit sur un pont dormant qui traversait le grand fossé et sur lequel s'abaissait un pont-levis au-delà duquel était encore un corps de garde. C'est par là qu'on arrivait à la grande cour intérieure, mais pour y parvenir il fallait encore, dit John Howard (voyageur anglais parcourant l'Europe pour y étudier les maisons de détention), passer une forte grille de fer servant de retranchement à la sentinelle qui avait ordre de ne pas laisser approcher d'elle les prisonniers à une distance de trois pas.

Cette cour, d'environ 20<sup>m</sup>50 de long sur

10<sup>m</sup>50 de large, était entourée par six tours et les massifs les joignant, elle se terminait, à l'opposé du pont-levis, par un bâtiment moderne qu'une inscription, en lettres d'or sur un marbre noir placé au-dessus de la porte, annonçait avoir été construit en 1761, sous le règne de Louis xv et sous le ministère de M. Philippeaux de Saint-Florentin, par le lieutenant de police, M. de Sartine, pour le logement des officiers de l'État-Major. Ce bâtiment, d'un style tout différent de celui de la forteresse, ressemblait plutôt à une riche habitation particulière qu'à l'annexe d'une prison et tranchait étrangement sur le reste des constructions. Le bas de cet édifice était occupé par la salle du Conseil, la bibliothèque, la laverie, l'office, etc.; le premier étage comprenait l'appartement du lieutenant du roi; le deuxième celui du Major et le troisième celui du chirurgien; de plus, quelques logements étaient réservés aux prisonniers de distinction et à certains malades, les autres étant soignés dans leur cellule.

Venait ensuite la deuxième cour, dite cour

du Puits, de 11<sup>m</sup>80 de long sur 6<sup>m</sup> de large et limitée par les deux tours du Coin et du Puits et leurs massifs de jonction; entre ces deux tours se trouvaient les chambres de gens de cuisines et quelques prisons supplémentaires.

On voit par les dimensions exprimées ci-dessus que la première cour même n'était pas grande et si l'on considère l'énorme élévation des bâtiments tristes et rembrunis qui l'environnaient, on conçoit combien elle devait être humide en hiver et étouffante en été par le manque de renouvellement de l'air; quant à la seconde cour, elle était absolument inhabitable et se trouvait être une source de véritable souffrance pour ceux dont les logements donnaient sur ce cloaque infect, servant aux décharges des cuisines et à l'élevage des volailles.

Malgré son aspect lugubre et sa mauvaise conformation au point de vue hygiénique, surtout depuis que la promenade avait été interdite aux prisonniers, ces derniers recherchaient avidement le privilège de circuler un peu dans la première cour, encore n'accor-

dait-on pas cette faveur à tous et ceux qui en jouissaient ne pouvaient y passer qu'une heure au plus, chacun devant laisser la place libre à un autre; deux prisonniers ne pouvant jamais se trouver ensemble.

C'est dans cette même cour que se voyait la fameuse horloge du château dont l'aspect rappelait sans cesse aux prisonniers leur triste sort. Le motif décoratif se composait de deux figures (un homme et une femme selon les uns, un vieillard et un enfant d'après les autres), enchaînées par le cou, le milieu du corps, les mains et les pieds; leurs fers, après avoir couru en guirlande tout autour du cadran, se rejoignaient en bas pour former un nœud énorme. Cette allégorie cruelle semblait vouloir constamment faire souvenir aux détenus de ce que leurs jours, pareils aux heures de l'horloge, se passaient dans un cercle de fer que rien ne pouvait briser.

Après sa sortie de la Bastille en 1783, Linguet publia un mémoire dans lequel était décrit cet étrange motif d'ornementation, le

ministre, M. de Breteuil, ayant lu ce mémoire se rendit à la Bastille et demanda à voir les chaînes, on les lui montra : « Dans 2 heures, dit-il, je veux qu'elles soient ôtées », et 2 heures après les chaînes avaient disparu. Lors de la démolition de la prison un sculpteur prit l'empreinte des deux figures ; quant à l'horloge elle-même, on la transporta au district de Saint-Louis de la Culture.

Les tours dont nous avons précédemment donné les noms, étaient spécialement affectées au logement des prisonniers ; leur disposition intérieure n'était pas partout la même : ainsi les quatre tours d'angle avaient cinq étages au-dessus des cachots, celles de la Chapelle et du Trésor n'avaient que deux étages, sans cachots, et celles de la Liberté et de la Bertaudière étaient à trois étages avec cachots inférieurs.

Chaque étage ne contenait que la cage de l'escalier et une seule prison, généralement de forme octogonale, dont le diamètre variait entre 5<sup>m</sup> et 6<sup>m</sup> et dont la hauteur atteignait

parfois 6<sup>m</sup>50. Quelques-unes de ces prisons avaient une cheminée dont les chenêts absents étaient remplacés par deux grosses pierres. Quant à l'ameublement, il se composait d'habitude d'un lit avec rideaux, paillasse et matelas, une ou deux tables, deux cruches, un chandelier, une fourchette, une cuiller, un gobelet d'étain, une terrine pour les besoins des prisonniers, et quelquefois, exceptionnellement, on joignait à ce modeste mobilier un vieux fauteuil.

En somme les prisons, assez spacieuses puisqu'on y pouvait loger jusqu'à trois ou quatre prisonniers à la fois, eussent été habitables sans l'aspect absolument lugubre que leur donnait la fenêtre formée d'une ouverture percée dans la muraille, allant en se rétrécissant vers l'extérieur et garnie d'une série de grilles de fer qui, diminuant encore l'espace libre, ne laissaient plus arriver à l'intérieur qu'un jour faux et douteux.

Autrefois, dit l'auteur de la Bastille dévoilée, toutes les prisons avaient deux et même trois fenêtres, alors du moins l'air circulait-il

un peu et les rendait plus saines, mais un gouverneur inhumain en a fait boucher la plupart. La démolition nous a fourni des preuves non équivoques de cette assertion. On a trouvé presque toutes les anciennes croisées murées ; les boulets de canon qui ont été portés avec pompe dans les rues de Paris par les ouvriers de la Bastille, avaient servi à remplir le vide d'une des croisées de la tour du Puits.

Quand on le jugeait à propos on interceptait encore parfois une partie de la lumière arrivant par l'unique fenêtre en adaptant, à l'extérieur, des hottes en planches qui privaient ainsi le prisonnier du peu de vue qu'il pouvait avoir sur Paris ou la campagne et ne laissaient plus arriver jusqu'à lui qu'un éclairage oblique et diffus.

Cet emploi des grilles était poussé à un tel point qu'on en garnissait même les tuyaux de cheminée, dans les prisons où il en existait, afin que le prisonnier ne pût s'enfuir par là. Néanmoins dans quelques cas, ainsi qu'on le verra plus loin, ce luxe de précautions ne



prévalut pas contre l'ingéniosité de quelques détenus qui réussirent à quitter leur geôle en dépit des moyens employés pour s'opposer à toute fuite ; tant il est vrai qu'une idée fixe, l'amour de la liberté et une patience inébranlable, peuvent arriver à se jouer des plus grandes difficultés.

En dehors des prisons que nous avons décrites, il y avait encore les cachots et les chambres hautes ou calottes, ces dernières, exposées directement aux variations de la température, étaient de véritables fournaises en été, alors qu'on y gelait littéralement en hiver.

Quant aux cachots, situés à 19 pieds au-dessous du niveau du sol et à 5 pieds seulement au-dessous du fond du fossé, c'étaient d'infests réduits dont la terre constituait le seul plancher et dont le mobilier se réduisait à des massifs de pierre auxquels le prisonnier était enchaîné et qui lui tenaient lieu de chaises ou de lit. Dans ces caves, l'air ne se renouvelait que difficilement et l'obscurité y régnait en maîtresse absolue, de plus l'eau qui sé-

journalait constamment, en quantité variable, dans les fossés, entretenait une humidité malsaine à respirer et détrempait le sol dont elle faisait une boue gluante où s'ébattaient des reptiles et des vermines; il était bien difficile à un prisonnier de rester longtemps dans de pareils réduits, bientôt les maladies de poitrine et le scorbut en faisaient leur proie, pourtant on a vu quelques condamnés résister plusieurs années à ce supplice; du reste, en 1789, l'usage des cachots n'existait plus depuis longtemps et les prisons seules recevaient des habitants, sauf toutefois en cas de rébellion qu'on punissait en envoyant dans les basses-fosses le mutin pour un temps plus ou moins long, suivant la gravité de la révolte.

Jusqu'au règne de Louis XIII, on pouvait encore voir les preuves de la barbarie avec laquelle certains prisonniers étaient traités pour s'assurer de leur personne d'une façon absolue et rendre toute évasion impossible. Ces preuves consistaient en d'énormes cages, à solide fermeture, fixées à demeure dans les

cellules closes elles-mêmes par deux portes bien munies de ferrures. Sauval nous a transmis quelques détails sur ces engins plutôt faits assurément pour enfermer des bêtes féroces que des hommes, quelque criminels fussent-ils : « Grande cage en bois de grosses solives, membrures et sablières, contenant 9 pieds de longueur sur 8 de largeur et de hauteur, 7 pieds entre les deux planchers ; lissée et boulonnée à gros boulons de fer. Il avait fallu quatre-vingt-dix solives de couche et cinquante-deux debout, avec deux cent vingt-trois gros boulons de fer, les uns de 9 pieds de long, les autres de 8 ; le tout pesant 3,735 livres, outre les crampons servant à attacher ladite cage dans une chambre dont les fenêtres étaient treillissées de fer et les portes armées de grosses bandes de fer. »

En lisant cette description, on se demande si ces arrangements cruels étaient pris simplement pour s'opposer à la fuite du condamné ou s'ils avaient pour but d'aggraver sa punition en rendant sa captivité plus pénible. Quel que fût le manque de sensibilité des hommes à cette

époque déjà lointaine, on aime à croire que la première hypothèse seule est vraie ; du reste, de nos jours, il est bien difficile d'apprécier exactement les mœurs des temps passés, la loi ne possédait pas alors la force dont elle dispose aujourd'hui et quelquefois des châtimens, évidemment cruels, mais surtout exemplaires, étaient indispensables pour réprimer les instincts de gens encore un peu sauvages que n'auraient effrayés ni la prison ordinaire, ni la mort toute simple, la souffrance prolongée étant seule capable de les mâter ou de leur faire expier l'atrocité des crimes commis ; ce qui semble donner raison à cette théorie c'est l'usage, encore établi, de la torture dans les pays orientaux où il existe un reste de barbarie et où les hommes affectent de mépriser souverainement la mort.

Comme exemple des moyens employés pour rendre la captivité plus dure, on cite encore, sans que le fait soit absolument historique, le cachot où fut descendu le duc de Nemours. Ce cachot était creusé en forme de cône renversé de sorte que le prisonnier, n'ayant la faculté

ni de se coucher ni de s'asseoir, ne pouvait se reposer qu'en restant allongé dans une position inclinée.

Mais laissons ces sombres détails pour revenir à la description du bâtiment et de ses annexes.

Les fossés qui entouraient le château avaient environ 24<sup>m</sup> de largeur et étaient alimentés par une dérivation de la Seine, régularisée au moyen d'un barrage établi un peu plus loin que l'île Louviers, entre la pointe de l'Arсенal et le terrain hors l'enceinte de Paris. Vers le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, ils cessèrent d'être remplis d'eau à l'état permanent, ils n'en contenaient plus guère que lorsque le niveau du fleuve dépassait certaines limites; cet assèchement fut un grand soulagement pour les prisonniers que recevaient les cachots qui en devinrent un peu moins humides et malsains.

Ces fossés étaient limités par une muraille de 11<sup>m</sup>50 de hauteur à laquelle était attachée, en encorbellement à l'intérieur, une sorte de galerie de 3<sup>m</sup> de large servant de chemin de ronde où se promenaient constamment quatre sentinelles inspectant l'extérieur de la forte-

resse, d'autres soldats circulaient également sur le haut des tours et des murs.

Extérieurement et donnant sur l'espèce de place que formait l'élargissement de la rue Saint-Antoine, une série de boutiques étaient adossées à la muraille, elles étaient toutes d'un modèle uniforme, à auvent, et s'étendaient depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à l'entrée de la Bastille, d'autres boutiques du même genre se trouvaient également contre le mur dans la première cour extérieure et garnissaient l'espace compris entre l'entrée et le pont-levis de l'avancée.

La consigne obligeait les sentinelles à annoncer l'heure et, en même temps, à prouver leur vigilance en frappant, sur une cloche spéciale, un coup tous les quarts d'heure pendant la nuit, et trois coups toutes les heures pendant le jour. Ce tintement presque continu d'une cloche pendant la nuit était, paraît-il, une véritable souffrance pour les prisonniers nouvellement enfermés, leur sommeil était constamment interrompu, de plus la lenteur avec

laquelle le temps semblait s'écouler d'un quart d'heure à l'autre inspirait à ces malheureux les plus sombres réflexions sur la durée de leur détention.

Parmi les nombreux motifs de plaintes, quelquefois très légitimes, qu'a fourni la célèbre prison, un des plus sérieux est assurément l'ignorance dans laquelle on laissait le détenu sur les causes de son incarcération et surtout sur sa durée. Cette idée que coupable ou non, on ne dépendait que du bon vouloir d'autrui, devait en effet être affreuse et certainement bien faite pour troubler les têtes les plus solides.

S'il est évident qu'un coupable doit être puni d'une façon proportionnelle au crime commis et, à cet égard, il est inutile de faire de la sensiblerie en faveur des criminels sans pitié pour leurs victimes, encore faut-il que l'homme atteint sache bien que ce n'est pas par caprice qu'on le frappe, mais pour obéir à un sentiment de sécurité sociale et en punition des faits qui lui sont reprochés; il est donc nécessaire de faire connaître à celui qu'on punit les

motifs du châtimeut et son importance. Ce châtimeut n'est plus alors une vengeance quelconque, mais bien une répression et une leçon.

Dans ces conditions, le criminel frappé par la loi, qu'il se repente ou non, connaît son sort; s'il est condamné à perpétuité il sait qu'il le doit à l'énormité de son crime, s'il est puni à temps, il connaît le terme assigné à la peine. En un mot, avec un jugement régulier on n'aggrave pas la punition en soumettant le prisonnier à la plus cruelle des tortures, l'incertitude.

Ce que nous disons là d'un coupable est encore plus juste quand il s'agit d'un innocent, il sait au moins, les juges s'étant trompés, que sa peine prendra fin à une époque fixe si même son innocence ne se fait pas jour avant le terme assigné, en un mot il garde une suprême consolation, l'espérance !

A la rigueur, le criminel s'étant, par son crime, mis en révolte contre la société, il pourrait être frappé par cette dernière sans autre forme de procès et sans qu'elle lui communiquât



les décisions prises, agissant ainsi à son égard comme il a agi lui-même envers ses victimes et en attendant pour le grâcier que son attitude témoignât de son repentir du forfait accompli, mais que dire du malheureux brutalement emprisonné sans savoir pourquoi, ignorant l'auteur de son châtiment et la date à laquelle ce dernier prendra fin, ne sachant à qui ni comment demander des éclaircissements sur les motifs de la sévérité déployée à son égard. Assurément cette situation devait être atroce et comme malheureusement on ne peut nier qu'il se soit produit d'aussi monstrueux abus de pouvoir, on doit se féliciter de vivre à une époque où, à de très rares exceptions près, la justice s'entoure de toutes les précautions qui peuvent garantir la sécurité individuelle.

Pour terminer notre description signalons encore le bastion relié à la muraille extérieure et construit en 1553, on y accédait, après la destruction du pont dormant qui existait primitivement, par le chemin de ronde sur lequel on descendait par un escalier situé près des cuisines,

Laissant de côté les questions d'administration intérieure que nous n'avons fait qu'effleurer, nous réservant d'en parler plus loin en détails, nous constatons que la description du monument, quant à sa construction, suffit amplement à justifier l'effroi qu'il inspirait et le désir bien naturel de chacun, d'abord de n'y pas entrer, ensuite d'en sortir au plus vite si le malheur voulait qu'on y fut enfermé.

Mais de ce dernier souhait à la réalité il y avait loin et presque tout ce que la prévoyance humaine peut imaginer avait été employé pour rendre toute fuite impossible ; néanmoins l'histoire a conservé le nom de quelques audacieux dont le génie et la patience triomphèrent de tous les obstacles et qui réussirent à conquérir, par eux-mêmes, une liberté après laquelle ils soupiraient et qu'ils ne devaient guère attendre de ceux dont les ordres avaient amené leur incarcération. Nous ne pouvons citer tous ceux qui s'évadèrent ou tentèrent de s'évader, bornons-nous à indiquer sommairement les plus célèbres évasions. Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, parvint à

s'enfuir en 1465 avec son page Jean de Harmes et grâce à la complicité de son écuyer Veinan d'Imonville, il passa par sa fenêtre et descendit au moyen d'une corde à nœuds. Le roi Louis XI, peu tendre, mais prisant fort l'adresse, surpris d'admiration pour cette fuite, accorda la grâce du coupable.

En 1709, l'abbé de Bucquoi et ses compagnons de cellule s'évadèrent par le même chemin en descendant avec une corde faite de linge et de drap; bien peu de gens voulurent ajouter foi à cette nouvelle lorsqu'elle fut publiée.

Enfin la dernière évasion eut lieu en 1756. Dans la nuit du 25 au 26 février le célèbre Latude, à force de patience et d'ingéniosité, put vaincre tous les obstacles accumulés sur son chemin et reconquit sa liberté en compagnie de son camarade de prison Allègre.

Bien que l'histoire de ce prisonnier, sa longue captivité et son évasion soient assez connues par les nombreux récits qui en ont été faits et

par les gravures qui furent publiées sur ce sujet, nous croyons utile d'en reparler ici afin de rendre notre travail plus complet en n'omettant pas un des épisodes les plus classiques de l'histoire de la Bastille.

Nous suivrons, au reste, presque exactement dans ce récit les versions publiées par Latude lui-même dans ses mémoires, et par le bibliophile Jacob, dans *Paris à travers les âges*, de la sorte nos documents seront absolument exacts, et ce ne sera pas de notre faute s'ils s'écartent un peu des données populaires et des légendes qu'une histoire dramatique, souvent répétée, ne manque pas de faire naître.

Mazère de Latude, fils du marquis de Latude, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel du régiment d'Orléans-Dragons, fit son éducation dans le château de son père à Croiseil en Languedoc, plus tard il vint à Paris pour perfectionner ses études et là, le désir de paraître à la Cour le perdit. Espérant se faire une protectrice de la marquise de Pompadour, il se présenta chez elle et lui dévoila un complot

qu'il prétendait avoir surpris : deux inconnus devaient lui adresser une poudre empoisonnée. La marquise reçut, en effet, une poudre que Latude avait mise à la poste, mais comme ce produit était inoffensif et que l'écriture de l'envoi était absolument semblable à celle de l'individu qui avait révélé le prétendu complot, M<sup>me</sup> de Pompadour vit qu'on avait voulu abuser de sa crédulité ; dans sa colère, elle ne tint aucun compte de l'innocence ni de la naïveté du moyen employé et se vengea de Latude en le faisant embastiller sans daigner assigner de terme à la punition infligée.

Ce châtiment dura trente-cinq années formant trois périodes terminées deux fois par l'évasion du prisonnier et la troisième par sa tardive mise en liberté.

Lors de son incarcération Latude fut enfermé au deuxième étage de la tour du coin et, dès que la porte de la cellule eut été refermée sur lui, le désir de recouvrer sa liberté s'empara de son esprit, ne le quitta plus et lui inspira les idées capables de faire réussir ce projet.

Longtemps il chercha le moyen de fuir par les voies ordinaires, il finit par reconnaître

l'impossibilité d'user de ce procédé et c'est le hasard, ce grand ami des malheureux, qui lui suggéra la seule idée réalisable. Le conduit de sa cheminée ayant un jour amené vers lui le bruit d'un chant émis sur la plate-forme du château, il se dit qu'un homme passerait bien par où était passée la voix et qu'il ne s'agissait que de rendre le passage praticable puisqu'il existait.

Nous avons dit que les tuyaux de cheminée étaient garnis de grilles de place en place, la première chose à faire était donc de supprimer ces obstacles, c'est ce que tenta le prisonnier. Comme outils, il employa les deux fiches qui servaient à maintenir sa table et son briquet qu'il aiguisa peu à peu sur la pierre pour le transformer en ciseau. C'était peu et pourtant, à force d'adresse et de patience, il réussit à desceller un à un tous les barreaux qu'il conserva soigneusement en les appointant pour en faire de sérieux instruments de travail.

Disons d'abord, avant d'aller plus loin, que la recherche d'un endroit susceptible de recevoir

et de cacher à tous les regards les objets utiles à l'évasion l'avaient longtemps préoccupé, enfin il avait fini par pouvoir soulever et rendre mobile une dalle de son cachot, c'est en dessous de cette pierre, dans l'épaisseur du plancher, qu'il pratiqua sa cachette.

Le plan de Latude était aussi simple qu'audacieux. Il s'agissait, une fois sur la plateforme des tours, de descendre dans le fossé avec une échelle de corde et de franchir le mur d'enceinte à l'aide d'une autre échelle, de bois celle-ci; ajoutons de suite, qu'au cours de sa fuite, il renonça à cette façon d'agir et n'utilisa pas l'échelle dont la confection avait été si laborieuse ainsi qu'on va le voir.

Pour confectionner l'échelle de corde il utilisa son linge dont il avait une assez grande quantité, tout fut défilé brin à brin et de ces fils, solidement tressés, il fabriqua 1400 pieds de corde dont une partie entra dans la composition de l'échelle longue de 180 pieds.

Quant à l'échelle de bois, sa fabrication de-

manda encore plus de temps et de génie, il y employa les bûches qu'on lui donnait pour son chauffage et qu'il débita en petits morceaux. Défaire du linge pour en obtenir les fils et tresser ceux-ci pour en faire une corde est assurément un travail de patience mais qui, en somme, n'est pas difficile et n'exige aucun outillage, mais, presque sans instruments, refendre des bûches, en façonner des montants et des échelons, voilà, certes, une opération capable de donner une haute opinion du génie de celui qui l'exécuta. Plusieurs mois furent consacrés à la confection de cette échelle longue de 25 pieds et démontable, avec facilité, en plusieurs morceaux afin d'en rendre le transport plus commode.

Pendant que Latude travaillait à sa délivrance en fabricant les objets nécessaires à son évasion, on lui adjoignit un compagnon de chambre, Antoine Allègre, condamné pour écrits injurieux envers des personnes de la Cour. Dans les premiers jours de leur vie en commun les deux prisonniers observèrent, vis-à-vis l'un de l'autre, une sorte de réserve due au



manque de connaissance de leur caractère réciproque; cette contrainte gênait fort Latude qui n'osait plus se livrer à ses chers travaux.

Au bout de quelque temps, le célèbre détenu, lassé d'une inaction forcée, prit le parti de se confier à Allègre. Il lui fit part de ses projets, lui montra le travail commencé, et réussit à lui inspirer sa propre confiance dans l'heureuse issue de l'entreprise. Les deux hommes réunirent alors leurs efforts et l'œuvre commune avança rapidement.

Enfin la nuit du 25 au 26 février 1756 fut choisie pour tenter l'évasion; leur premier soin fut de mettre, dans un porte-manteau de cuir, des vêtements à eux, afin de quitter promptement, au dehors, l'ignoble et trop reconnaissable costume des prisonniers.

Ils montèrent l'échelle de corde en attachant les échelons aux cordages, ils disposèrent l'échelle de bois en trois morceaux pour qu'elle fut ensuite promptement ajustée dans toute sa longueur; ils mirent les barreaux, provenant

des grilles de la cheminée, dans des fourreaux qui les empêchaient de produire aucun bruit. Une bouteille de Stubac fut jointe à tout cela.

Toutes choses étant prêtes, Latude s'engagea dans le tuyau de la cheminée.

Le passage fut cruel. Un vent très-violent soulevait des nuages de poussière et de suie qui lui remplissaient les yeux, les oreilles et la bouche, l'étouffant et l'aveuglant à la fois ; de plus, affaibli par la détention, il ne gravissait le conduit qu'avec des peines extrêmes, aussi ses jambes et ses mains étaient-elles en sang lorsqu'il parvint sur la plate-forme des tours.

Au moyen d'une ficelle, et avec l'aide d'Antoine Allègre, il put alors hisser par la cheminée tous les objets préparés d'avance, l'échelle de corde fut amenée la dernière et elle facilita beaucoup l'ascension d'Allègre qui vint enfin rejoindre son compagnon sur le sommet de la prison.

Il s'agissait maintenant de descendre. Après quelques minutes d'hésitation, les prisonniers

résolurent de tenter leur fuite par la tour du Trésor qui, de construction ancienne, offrait un assez grand nombre d'inégalités et de rugosités capables de servir de point d'appui, mais ils ne purent les utiliser à cause de l'éloignement, où se trouvait l'échelle, des parois de la tour, éloignement produit par l'encorbellement des créneaux.

L'échelle ayant été fixée à un canon, Latude commença sa descente ; malgré le balancement terrible que les rafales imprimaient à son frère point d'appui, malgré les chocs qui le meurtrissaient contre les aspérités de la maçonnerie, il réussit à atteindre le fossé dans l'eau duquel il se laissa couler, heureux de ne plus ressentir cette angoisse cruelle qui l'avait oppressé en s'abandonnant, dans le vide, à un soutient dont la solidité n'avait pu être éprouvée et dont la rupture eût causé, à la fois, sa mort et le malheur de son compagnon privé ainsi de ses moyens d'évasion.

Une fois Latude dans le fossé, Allègre lui descendit les différentes pièces de leur bagage

et se laissa à son tour glisser le long de l'échelle que Latude maintenait fortement par en bas, rendant ainsi cette deuxième descente beaucoup moins périlleuse.

Les deux prisonniers étaient bien sorti de leur prison, en tant que monument, mais leur captivité existait toujours puisque le mur d'enceinte les séparait encore de la liberté ; pour le franchir, ils s'apprêtaient à utiliser leur échelle de bois quand le passage régulier de la sentinelle leur fit comprendre, qu'en escaladant la muraille, ils seraient inévitablement aperçus, abandonnant alors ce prompt moyen de fuir et laissant, avec bien des regrets, le produit d'un difficile et patient labeur, ils se mirent en devoir d'attaquer le mur par sa base afin d'y pratiquer une ouverture à cet effet ils employèrent les barres de fer provenant des grilles de la cheminée et, malgré le froid de l'eau qui les étreignait comme un vêtement de marbre, ils se mirent courageusement à la besogne.

Interrompus à deux reprises par des rondes

qui obligèrent les fugitifs à plonger la tête dans l'eau pour ne pas être découverts, ce travail de mineur dura plusieurs heures et la dernière pierre tomba au moment où les mains meurtries des deux prisonniers allaient leur refuser tout service. Ils s'engagèrent dans l'étroit boyau et se trouvèrent enfin dans le fossé de la porte Saint-Antoine, terrain ne faisant plus partie du territoire de la terrible prison.

Un dernier obstacle se dressa devant eux : le fossé, qu'ils croyaient à sec, avait été rempli par des pluies récentes et le chenal central formait une sorte de petit torrent très-profond et infranchissable pour les deux malheureux dont aucun ne savait nager. En cette conjoncture, décidés à mourir plutôt que de se laisser reprendre, ils n'hésitèrent pas à se jeter dans l'eau qui les entraîna dans un rapide courant. Affaiblis par les efforts nombreux qu'ils avaient déjà faits, les deux fugitifs faillirent se noyer et ce n'est qu'au moment où l'eau allait se refermer une dernière fois sur eux qu'ils réussirent, dans un élan suprême, à se cramponner à la rive et à sortir du chenal traînant

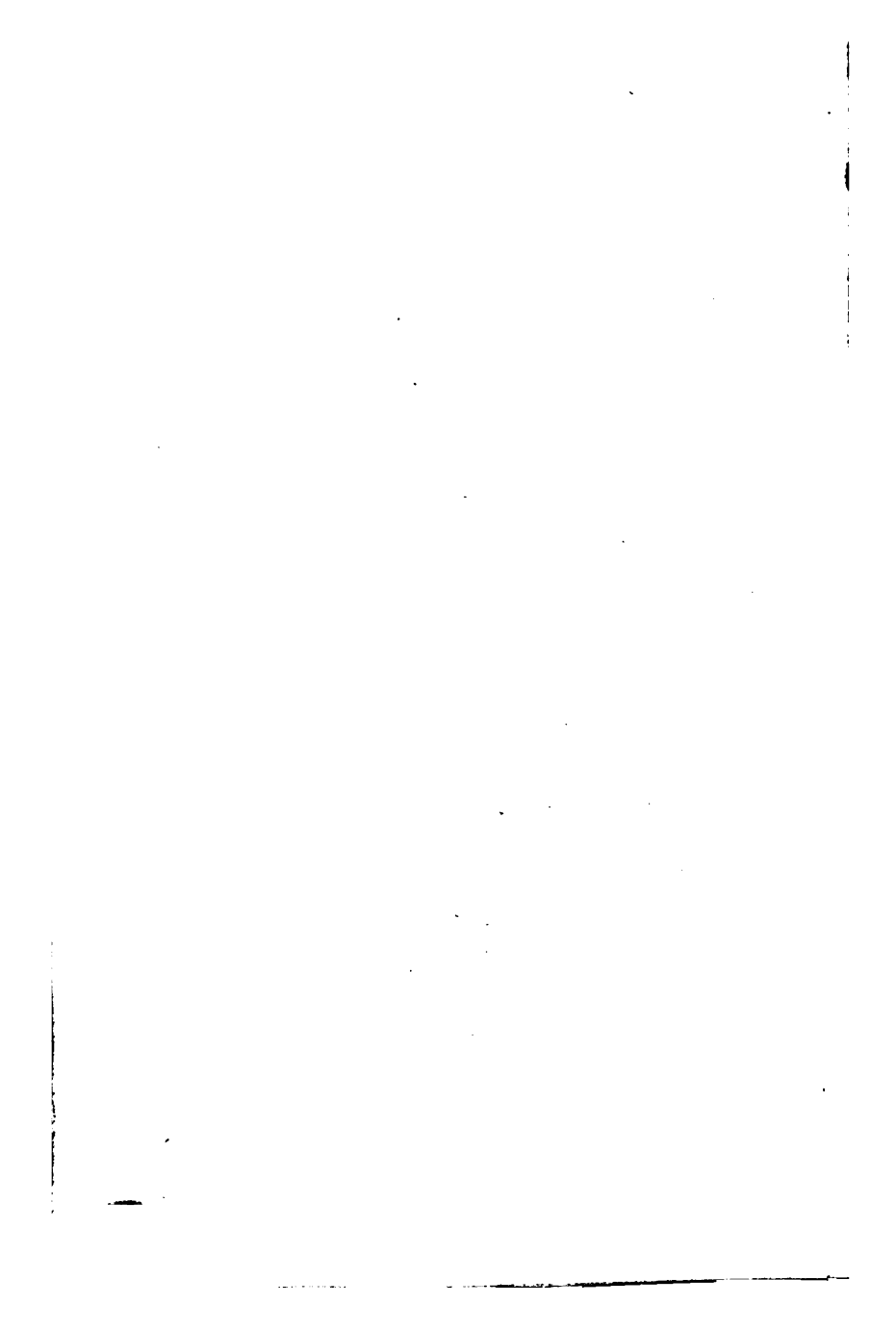
toujours leur porte-manteau qu'instinctivement ils n'avaient pas lâché.

Cinq heures sonnaient à l'horloge de la Bastille quand ils mirent le pied sur le sol libre.

Après avoir changé de vêtements et s'être reposés quelques minutes, ils gravirent le revers du fossé et se trouvèrent sur la route à six heures ; une voiture venant à passer ils y montèrent et se firent conduire chez des amis sûrs qui leur facilitèrent les moyens de quitter la France.

Au bout de six semaines, Allègre fut repris à Bruxelles et réintégré à la Bastille, il y devint fou, et fut transféré à Charenton où il mourut dans une cage de fer.

Quand à Mazère de Latude, repris après cinq mois, en Hollande où il s'était réfugié, sa captivité recommença, plus dure qu'autrefois, pour ne finir qu'en 1784 où des lettres de grâce lui accordèrent la liberté.



## CHAPITRE II

Après être entré dans quelques détails circonstanciés relatifs aux origines de la Bastille, à sa description et aux particularités les plus saillantes, il n'est pas sans intérêt de donner quelques renseignements sur l'administration intérieure de la célèbre prison et sur le régime qui y était en vigueur.

Nous passerons ensuite successivement en revue, d'une façon rapide, les formalités qui accompagnaient l'entrée ou la sortie des prisonniers, le genre de vie que menaient les détenus et les précautions prises constamment pour que rien ne transpirât au dehors de ce qui se passait à l'intérieur de la sombre enceinte.

En dehors des prisonniers, les habitants de la forteresse étaient de deux catégories : Les soldats préposés à la garde du château et le



personnel proprement dit, comprenant le gouverneur, le lieutenant du roi, un major, un aide-major, un lieutenant commandant les soldats, un capitaine des portes, une maîtresse sage-femme et cinq ou six porte-clefs. Il faut y joindre les personnes constituant les services annexes : tels que les cuisines, la lingerie, la bibliothèque, les divers ateliers, etc., ces employés n'étaient pas à demeure dans la Bastille tandis que le personnel n'en pouvait sortir sans permissions spéciales. Le gouverneur lui-même s'absentait rarement du lieu de sa résidence et, à ce sujet, on disait volontiers qu'il était son propre prisonnier.

C'était en tous cas un emprisonnement fort acceptable que ce poste de gouverneur, car dans les derniers temps il rapportait, dit-on, jusqu'à 60,000 livres à son titulaire ; il y avait là en effet de quoi compenser bien des ennuis, et il y avait aussi les moyens de les atténuer.

Il faut bien ajouter, pour être conforme à la vérité, que le traitement afférent à l'emploi ne constituait pas à lui seul ce gros revenu et

qu'une bonne partie en était malheureusement acquise au détriment des prisonniers. Voici comment :

L'État, pour n'avoir pas à s'occuper des détails inhérents aux besoins des pensionnaires de la prison, allouait par tête de captif une somme fixe au gouverneur, à charge, par ce dernier, de pourvoir à la nourriture, au blanchissage et à l'éclairage de ceux qu'on lui confiait, or cette somme, variable d'ailleurs avec la qualité du prisonnier était, en général, loin d'être employée entièrement aux dépenses pour lesquelles on l'accordait, le gouverneur s'appropriait, sans scrupule, le plus possible de l'argent destiné à procurer un bien-être relatif aux malheureux détenus qui, outre les horreurs de la captivité, avaient encore à souffrir les privations que leur faisait endurer la cupidité de leur geôlier.

Les sommes ainsi allouées étaient réglées d'après un tarif proportionnel : un prince du sang était à 50 livres par jour ; un maréchal de France à 36 livres ; un lieutenant-général à 24 ;

un conseiller au parlement à 15 ; un juge ordinaire, un prêtre, un financier à 10 livres ; un bon bourgeois ou un avocat à 5 livres ; un petit bourgeois à 3 livres et enfin les membres des moindres classes étaient à 2 livres 10 sols. D'après ce tarif et à en croire les mémoires publiés par ceux qui vécurent à la Bastille, le gouverneur devait réaliser de beaux bénéfices, étant donné que la nourriture de chaque prisonnier ne lui coûtait en moyenne que 20 à 30 sols.

Les repas avaient lieu à 7 heures du matin (déjeuner) ; à 11 heures (dîner) et à 6 heures (souper) ; l'ordinaire se composait, par jour, d'une livre de pain et d'une bouteille de vin et, à chaque repas, d'un plat de viande et d'un plat de légumes.

Les détails qui précèdent montrent bien que l'État nourrissait, chauffait, blanchissait et éclairait les hôtes des cachots, mais ils font vivement ressortir l'absence d'un crédit affecté à une importante partie de l'entretien, l'habillement, dont personne ne prenait souci, aussi après

quelques années de séjour dans les prisons du roi, les meilleurs habits tombaient en lambeaux et devenaient des guenilles sordides : Constantin de Renneville dit même avoir vu des malheureux entièrement nus parmi ses compagnons de captivité.

Dans les premiers temps de la fondation de la Bastille, le gouverneur, nommé directement par le roi, était toujours un grand officier de la Couronne et ce poste était surtout honorifique. Plus tard seulement cette charge devint une véritable fonction impliquant de la part de son titulaire une direction effective qui absorbait à peu près tous ses instants ; avec l'autorisation royale, l'emploi de gouverneur du château pouvait même être acheté à son possesseur légal et payé à beaux deniers comptants, ce qui explique, sans l'excuser, la rapacité de l'acquéreur qui cherchait à rentrer dans ses fonds et considérait la prison comme une véritable mine inépuisable très bonne à exploiter.

Les divers gouverneurs dont l'histoire a gardé le nom sont, à l'époque de la fondation de la

forteresse : Aubriot, Pierre des Essars, Tanne-guy du Châtel; puis le duc d'Exeter pendant l'occupation anglaise; sous Louis XI on remarque le seigneur de la Barde et le seigneur de Blot; Laurent Testu et maître Jean Boissy Leclerc pendant la Ligue, ce dernier célèbre par l'envahissement de la Grand-Chambre du Parlement dont il emmena prisonniers, le 16 janvier 1589, tous les membres au nombre de plus de 60 Dubourg, Lespinasse, Dominique de Vic, le duc de Sully, le maréchal de Bassompierre, le connétable de Luynes, le maréchal de Vitry, le duc de Luxembourg, le maréchal de l'Hôpital, se succédèrent dans le gouvernement de la Bastille jusqu'à l'époque où le cardinal de Richelieu le confia à Leclerc du Tremblay qui eut pour successeur le sieur de Louvières.

C'est pendant la direction de ce dernier qu'eut lieu le fameux épisode, maintes fois raconté, de la poursuite du grand Condé par Turenne contre lequel Mademoiselle, fille du duc d'Orléans, fit tirer le canon de la forteresse pendant qu'on ouvrait les portes de la ville à l'armée de la Fronde.

Viennent ensuite et successivement, Besmaux de Montlezun, Benigne d'Auvergne de Saint-Mars, M. de Bernaville, Jourdan de Launay, Pierre Bayle, le colonel d'Abadie, le comte de Jumilhac et enfin le marquis de Launay, fils de Jourdan de Launay, pour lequel au 14 juillet 1789, fut si funeste le poste qu'il occupait et qu'il avait acquis de son prédécesseur.

A côté des gouverneurs il convient de citer quelques-uns des plus illustres prisonniers dont ils eurent la garde, mettant ainsi en regard le détenu et son geôlier ; nous ne donnerons que les plus importants avec le motif de l'incarcération s'il est connu ou s'il mérite d'être signalé. Au premier abord ces listes n'offrent qu'un intérêt très secondaire, mais au fond elles sont utiles en ce sens qu'elles évitent de faire des recherches, quelque fois très difficiles, dans les cas où une question d'histoire venant à se présenter, on a besoin de connaître un des gouverneurs de la Bastille ou un fait relatif à tel ou tel prisonnier.

A tout seigneur tout honneur, Hugues Au-

briot, suspect d'hérésie, inaugura le bâtiment qu'il avait construit apportant ainsi un nouvel argument à l'appui de cette thèse sur l'espèce de fatalité que nous signalions en commençant.

Hugues Aubriot, condamné à la pénitence perpétuelle (septembre 1380), fut d'abord enfermé dans un des cachots de la Bastille, puis transféré dans la prison de l'Evêché où les Mailotins le trouvèrent (1381) lorsqu'ils forcèrent les portes des prisons pour délivrer les détenus afin de s'en faire des auxiliaires ; les factieux voulaient se servir de l'ancien prévôt de Paris comme d'un porte-drapeau, mais Aubriot ne se prêta point à ces manœuvres et se retira à Dijon, sa ville natale.

Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, habita la Bastille pendant plusieurs années. On pense qu'il resta dans le fameux cachot conique dont nous avons parlé, en tous cas, il n'obtint pas sa liberté et fut mis à mort en 1377. Le connétable de Saint-Pol, arrêté en même temps, subit un sort semblable.

Charles de Gontaut, duc de Biron, incarcéré

en 1602 pour avoir entretenu des intelligences avec le roi d'Espagne, fut l'objet d'une surveillance absolument spéciale tant on craignait de lui voir prendre la fuite. Pour lui on doubla les précautions ordinaires, déjà excessives, enfin il fut exécuté l'année même de son arrestation. Par faveur spéciale, il fut décapité dans l'intérieur de la prison au lieu de l'être en place de Grève.

En punition d'une intrigue, ourdie contre Richelieu, M. de Bassompierre fut enfermé de 1631 à 1643.

Sous le règne de Louis XIV, Fouquet surintendant des finances, fut accusé de dilapidation des deniers publics. On l'arrêta à Nantes le 5 septembre 1661 ; avant d'être écroué à la Bastille (18 juin 1663), il passa successivement dans les prisons d'Angers, d'Amboise et de Vincennes. En 1664, la peine de bannissement perpétuel, prononcée contre lui par la chambre de l'Arsenal, fut commuée en détention perpétuelle et on le transféra au château de Pignerol, sous la garde de M. d'Artagnan qui le surveillait jour et nuit depuis son arrestation,



Pellisson, ami de Fouquet, partagea le sort de ce dernier et vit la Bastille se refermer sur lui de 1661 à 1666. Ce prisonnier, dont M<sup>me</sup> de Sévigné disait qu'il abusait de la permission d'être laid, est surtout connu par l'histoire d'une araignée qu'il était parvenu à apprivoiser et que le geôlier écrasa un jour en disant « qu'on n'était pas à la Bastille pour s'amuser ».

Pour avoir chansonné les amours du roi, Bussy Rabutin passa un an dans le terrible château fort (1665).

Voltaire lui-même fit, pendant une année (1715), connaissance avec la terrible geôle, tant il est vrai que personne, du plus grand au plus petit, ne pouvait se vanter de n'avoir rien à craindre du monstre de pierre. La cause de l'emprisonnement du grand écrivain est une satire qu'il fit à vingt-trois ans, après la mort de Louis XIV, cette satire se terminant par ces paroles :

« J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans ! » fut jugée offensante et valut à son auteur une lettre de cachet.

De 1748 à 1752 les portes du donjon se refermèrent sur La Bourdonnais à la suite de ses démêlés avec Dupleix.

Rappelons pour mémoire Latude et son compagnon Allègre.

Linguet, écrivain de grande valeur, s'attira l'inimitié des puissants du jour par la crudité avec laquelle il leur disait sa façon de penser. La trop grande franchise de ses écrits lui fit octroyer trois années de Bastille. Il en sortit en 1783 et publia des mémoires prouvant son innocence et racontant l'histoire de sa détention. Ce factum, à travers bien des redites, offre quelques détails intéressants, mais, en somme, il a perdu aujourd'hui ce qui faisait toute sa valeur : l'actualité, et le style, assez ampoulé, dans lequel il est écrit, en rend la lecture fatigante.

La liste complète des prisonniers, en ne s'en tenant même qu'aux plus importants, serait beaucoup trop longue, bornons-nous à citer encore les convulsionnaires de Saint-Médard, l'épileptique Jeanne Lelièvre, La Chalotais,

Richelieu, le Maistre de Sacy, les Jansénistes, Lenglet Dufresnoy, Lally-Tollendal et enfin le dont l'histoire a donné naissance à un nombre prisonnier si considérable de romans : nous voulons parler du fameux « homme au masque de fer ».

Ce détenu passa cinq années (1698 à 1703) à la Bastille sans que le secret de son individualité fut trahi. On a voulu voir successivement en lui un fils naturel d'Anne d'Autriche, le duc de Beaufort, le surintendant Fouquet, le comte Mathioli, le comte de Vermandois..., etc., mais personne ne sut jamais la vérité et la mystérieuse prison garda bien son secret. En tout cas l'intérêt qui s'attachait à ce prisonnier légendaire devait être considérable puisque, même après sa mort, on continua à prendre des précautions pour cacher son identité; à cet effet, dans son cercueil, on mit une pierre à la place de la tête dont tout le monde ignore le sort, sauf celui qui opéra la substitution et ne la raconta à personne.

Cette dernière mesure de prudence fut dévoilée par un individu qui voulant, à tout prix,

connaître la clef du mystère, s'était introduit de nuit dans le cimetière et avait ouvert le cercueil.

Les seuls documents authentiques relatifs au prisonnier masqué sont dus au journal du major de la Bastille, Dujonca; on y lit les deux paragraphes suivants qui sont intéressants à connaître :

*Du jeudy, 17<sup>e</sup> de septembre (1697). — A trois heures de l'après-midi, M. de Saint-Mars, gouverneur du château de la Bastille, est arrivé pour sa première entrée venant de son gouvernement des Isles Sainte-Marguerite-Honorat; aiant amené avec que lui, dans sa litière, un sten prisonnier qu'il avet à Pignerol, lequel il fait toujours tenir masqué, dont le nom ne se dit pas; et l'aiant fait mettre, en descendant de la litière, dans la première chambre de la Tour de la Basi- nière, en attendant la nuit pour le mettre et mener moy-même, à neuf heures du soir, avec M. de Rosarges, un des sergens que M. le gouverneur a mené, dans la troisième chambre sud de la Bertaudière, que j'avais fait meubler de toutes choses quelques jours avant son arrivée, en aiant reçu l'ordre de M. de Saint-Mars :*

lequel prisonnier sera servi et soigné par M. de Rosarges, que M. le gouverneur nourrira.

2° Du lundy, 19<sup>e</sup> de novembre (1703). — Le prisonnier inconnu, toujours masqué d'un masque de velours noir, que M. de Saint-Mars, gouverneur, a mené avec que luy en venant des Isles Sainte-Marguerite, qu'il gardet depuis longtemps; lequel s'étant trouvé hier un peu mal, en sortant de la messe, il est mort ce jourd'huy, sur les dix heures du soir, sans avoir eu une grande maladie, il ne se put pas moins, M. Giraut, notre aumônier, le confessa hier; surpris de la mort il n'a point reçu les sacrements et notre aumônier le exorta un moment avant que de mourir, et ce prisonnier inconnu, gardé depuis si longtemps, a été enterré le mardy à quatre heures de l'après-midy, 20<sup>e</sup> novembre, dans le cimetière Saint-Paul, notre paroisse. Sur le registre mortuel, on a donné un nom aussi inconnu que M. de Rosarges, major, et un vieil chirurgien, ont signé sur le registre. Je appris, dès depuis, qu'on l'avet nommé, sur le registre, M. Marchiali; que l'on a payé 40 livres d'enterrement.

Quelques mots maintenant sur les formalités

qui devaient être remplies soit à l'arrivée soit au départ d'un prisonnier.

Voici d'abord les deux pièces que nécessitait l'incarcération du détenu : ce sont la lettre de cachet et le procès-verbal d'entrée.

LETTRE DE CACHET :

*Monsieur le Gouverneur, envoyant en mon château de la Bastille le sieur X, je vous fais cette lettre pour vous dire que mon intention est que vous ayez à l'y recevoir et retenir en toute sûreté, jusques à nouvel ordre de moy. Et la présente n'estant pour autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur le Gouverneur, en sa sainte garde.*

*Ecrit à..... le..... de l'an.....*

*Signature du roi.*

PROCÈS-VERBAL D'ENTRÉE :

*En date de.....*

*Ce jourd'huy..... le sieur X....., est entré à la Bastille par ordre du Roy, conduit par le sieur X....*

*le sieur X..... avait sur lui tant en or, qu'en argent, bijoux etc....., et à l'égard des papiers les avons mis sous enveloppe, scellés du cachet du château, ou sous le sien, s'il en a un, lequel paquet a été étiqueté autour du cachet et signé de sa main. A l'égard de son épée sa désignation est.... le sieur X... n'ayant d'autres effets sur lui il a signé la présente entrée le jour, mois et an que dessus.*

*Signature du prisonnier.... Contresigné de....*

Lorsque l'heure de la liberté avait sonné pour le détenu les deux pièces semblables étaient faites :

#### ORDRE DE MISE EN LIBERTÉ.

*Monsieur le Gouverneur, ayant bien voulu accorder la liberté au sieur X... détenu par mes ordres en mon château de la Bastille, je vous fais cette lettre pour vous dire que mon intention est qu'aussitôt qu'elle vous aura été remise, vous aïez à faire mettre ledit sieur X... en pleine et entière liberté. Et la présente*

*n'estant pour autre fin, je prie Dieu qu'il vous ait,  
Monsieur le Gouverneur, en sa sainte garde.*

*Ecrit à..... le..... de l'an....*

*Signature du roi.*

PROCÈS-VERBAL DE SORTIE.

*En date de....*

*Etant en liberté, je promets, conformément aux ordres du Roi, de ne parler à qui que ce soit, d'aucune manière que ce puisse être, des prisonniers ni autre chose concernant le château de la Bastille, qui auraient pu parvenir à ma connaissance. Je reconnais, de plus, que l'on m'a rendu l'or, l'argent, papiers, effets, bijoux que j'ai apportés ou fait apporter pendant le temps de ma détention : en foi de quoi, j'ai signé le présent pour servir et valoir ce que de raison.*

*Fait au château de la Bastille le jour, mois et an que dessus à ... heures.*

*Signature du détenu....*

*Contresigné de...*



Comme on peut le voir cette dernière pièce avait pour but de lier l'ex-détenu par un serment afin que rien de ce qui se passait dans l'intérieur de la prison fût connu au dehors. En général, soit par honnêteté, soit par crainte d'une nouvelle incarcération, le signataire tenait la promesse faite et Linguet est un des rares personnages ayant manqué à la parole donnée.

A l'arrivée du prisonnier on faisait rentrer tout le monde afin que personne ne vît le nouvel arrivant; ce dernier était conduit dans la chambre du Conseil où avait lieu la formalité de l'écrou. On fouillait le prisonnier, on dressait son procès-verbal, puis on lui assignait la cellule qui allait lui servir de logement et souvent même on lui donnait un autre nom que le sien. Cette dernière précaution ayant pour but de donner le change et de ne pas laisser pénétrer les secrets de la prison par ceux qu'ils auraient pu intéresser.

La crainte de laisser voir les détenus par qui que ce fût était telle que lorsqu'un des hôtes

de la Bastille avait l'autorisation de se promener dans la cour, il fallait, si quelqu'un venait à passer, qu'il se réfugiât tout de suite dans une des logettes pratiquées dans la muraille. Il était averti d'avoir à se cacher par un geôlier qui, apercevant un étranger, devait immédiatement crier « Cabinet » à celui qu'il gardait. C'était le signal convenu.

A ce sujet on raconte même une anecdote assez plaisante : la chambre de bain étant dans l'intérieur du château, lorsque la femme du gouverneur s'y rendait, c'était un continuel va-et-vient ne permettant pour ainsi dire pas au malheureux reclus de sortir de sa logette. Or, un jour, ladite dame étant à faire ses ablutions, le soldat de garde oublia de crier le fameux « Cabinet » juste au moment où s'ouvrait la porte de la salle de bain et le détenu qui se promenait put voir la femme du gouverneur dans un costume plus que léger ; on ne dit pas si l'indiscret, sans le vouloir, perdit la vue, mais ce qu'il y a de sûr c'est que le soldat oublieux fut puni de 8 jours de prison.

Il y aurait encore beaucoup de particularités curieuses à faire connaître sur l'application des règlements intérieurs dans lesquels rien n'était laissé à l'imprévu, mais ces considérations nous entraîneraient trop loin; notre intention n'étant pas d'écrire une histoire complète de la Bastille nous terminerons ces aperçus par le récit de la journée du 14 juillet 1789. Cette date, qui marque la fin de la prison faisant l'objet de ces notes, a une influence trop grande sur notre histoire pour que nous puissions nous dispenser d'en rapporter les principales péripéties.

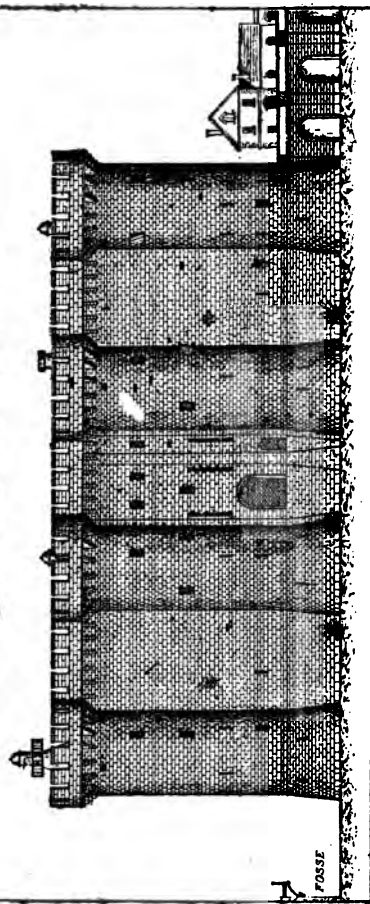
Ceux qui désireraient connaître avec beaucoup de détails ce qui a trait à la prise de la Bastille pourront consulter avec fruit : Paris à travers les âges; la Bastille dévoilée et la Relation inédite de l'invalides Guiot de Fléville. Au reste les lignes qui suivent sont empruntées à ces trois ouvrages.

L'effervescence populaire ne faisant que s'accroître depuis quelques jours, M. le marquis de Launay, gouverneur du château, prévoyant

LA BASTILLE

EN  
1789

Vue générale du côté de la Ville



FASSE



une attaque, fit conduire la plupart des prisonniers à Vincennes et donna l'ordre de transporter dans l'intérieur de la prison les munitions de l'arsenal et les armes du magasin, puis il prit toutes ses dispositions pour pouvoir résister, le cas échéant.

Malgré sa prévoyance, et un peu troublé par ce qui se passait, le gouverneur oublia le principal : les vivres, de sorte que si les soldats possédaient assez de munitions pour résister, par contre le manque de nourriture devait forcément rendre toute résistance impossible.

La garnison de la Bastille se composait de trente-deux Suisses et de quatre-vingt-deux bas officiers (sous-officiers invalides faisant l'office de soldats) il n'y avait donc en tout que cent quatorze combattants plus ou moins valides. Les moyens de défense consistaient, en dehors des fusils dont étaient armés les soldats, en 15 pièces de canon placées sur les tours, 3 autres pièces mises en batterie dans la grande cour en face la porte, 1 petite pièce chargée à mitraille disposée près de l'avancée (c'est la

seule pièce qui ait tiré un unique coup) et enfin 6 fusils de remparts, dont un seul fit beaucoup de mal aux assiégeants, c'est celui que l'officier commandant les Suisses fit braquer près de la grand'porte par un trou pratiqué dans la maçonnerie, quant aux canons des tours ils ne furent d'aucune utilité, car leurs affûts étant fixes, il eût fallu, pour les recharger, monter extérieurement sur les créneaux, où on eût été infailliblement fusillé par le peuple.

Dans la journée du 13 juillet, les hostilités commencèrent, la foule, furieuse d'en avoir pu trouver de munitions pour les armes dont elle s'était emparée, commençait à jeter de mauvais regards vers la forteresse où on savait qu'il y avait en quantité de la poudre et des balles, des groupes se formaient qui causaient avec animation et se séparaient en répétant ces paroles semblables à un mot d'ordre : « A demain ». Bref, l'agitation était à son comble et des bandes, en passant, insultaient les invalides et les Suisses qui montaient la garde aux portes de la Bastille et sur les tours, Dans la

nuit il y eut même une première alerte : six à sept coups de feu furent tirés sur les sentinelles.

Le mardi, 14, sur les 10 heures du matin, un nommé Belon, officier de l'arquebuse, un sergent aux gardes de la Ville et un sergent aux gardes françaises se présentèrent à la grille, comme députés de la Ville, et demandèrent le gouverneur ; ce dernier répondit qu'il laisserait bien entrer les délégués mais à condition que le peuple qui les accompagnait resterait dehors, du reste, il fit sortir comme otages quatre bas-officiers que la foule garda jusqu'à la sortie des députés.

Sur ces entrefaites, M. Thuriot de la Rozière, avocat au Parlement, se présenta à son tour et s'adressa en ces termes à M. de Launay :

*« Je viens, Monsieur, au nom de la nation et de la Patrie vous représenter que les canons que l'on voit braqués sur les tours de la Bastille causent beaucoup d'inquiétude et répandent l'alarme dans tout Paris. Je vous supplie de les faire descendre et j'espère que*



*vous voudrez bien acquiescer à la demande que je suis chargé de vous faire. »*

Le gouverneur lui répondit :

*« Cela n'est pas en mon pouvoir ; ces pièces ont de tous temps été sur les tours. Je ne peux les en faire descendre qu'en vertu d'un ordre du Roi. Instruit déjà des alarmes qu'elles causent dans Paris, ne pouvant pas les faire ôter de dessus leurs affûts, je les ai fait reculer et sortir des embrasures. »*

Le député entra ensuite dans la cour intérieure et parla aux soldats qui, sur l'invitation du gouverneur, jurèrent de ne se servir de leurs armes que si on les attaquait. Après être monté sur les tours, M. de la Rozière s'en alla, non sans avoir dit qu'il ferait un rapport favorable sur ce qu'il avait vu et entendu et qu'il demanderait au peuple de fournir une garde bourgeoise pour garder le château conjointement avec les soldats qui s'y trouvaient.

Les choses semblaient tourner assez bien quand, une demi-heure après, la surprise des

défenseurs de la Bastille fut extrême en voyant s'avancer une multitude d'individus portant les armes les plus-diverses et criant : « *Nous voulons la Bastille, à bas la troupe* ». Les soldats leur crièrent de se retirer en les avertissant, d'une façon fort convenable, du danger qu'ils couraient s'ils ne s'éloignaient pas. Ces remontrances furent vaines; le peuple continua de se porter en avant et un des plus acharnés, le sieur Tournay, ex-soldat du régiment *Dauphin*, réussit à passer dans la cour du gouvernement en franchissant le mur et les maçonneries du corps de garde; n'ayant pas trouvé les clefs qu'il espérait rencontrer, il fit sauter les ferrures à coups de hache et on abaissa le pont-levis par lequel la foule se précipita, tout enivrée de ce premier triomphe, dans l'intention d'opérer de même pour le pont-levis du château. A ce moment les bas-officiers, qui n'avaient cessé d'engager le peuple à s'éloigner, en reçurent une décharge à laquelle ils répondirent par une autre qui effraya les assaillants et les fit s'enfuir en désordre.

La situation resta la même pendant un cer-

tain temps et, de part et d'autre, on échangeait quelques coups de feu, n'atteignant généralement personne, quand, vers 3 heures et demie, un bruit de tambour, venant du côté de l'Arse-  
nal, se fit entendre ainsi que des cris terribles; c'était une nouvelle députation, drapeau en tête, qui venait entrer en pourparlers.

Cette députation se composait de MM. de Corny; de la Fleurie; de Milly; de Beaubourg; le comte Piquol de Sainte-Honorine; Boucheron; Coutans, commissaire de police; Jean-  
non, porteur du drapeau; Six, architecte, et d'un tambour des gardes-françaises.

Ces messieurs pénétrèrent jusque dans la première cour et là purent entendre les défenseurs, ayant arboré un drapeau blanc en signe d'armistice, leur crier d'entrer sans crainte et qu'aucun mal ne leur serait fait s'ils désiraient parler au gouverneur, lequel était tout disposé à les écouter. Malgré ces dispositions pacifiques, les députés ne se décidèrent pas à pousser plus en avant et se retirèrent, pour délibérer, dans la cour de l'Orme en abaissant leur dra-

peau, les assiégés, ne voyant plus cet emblème et croyant la députation partie, recommencèrent à répondre au feu de l'extérieur, cette méprise coûta la vie à deux ou trois personnes de l'entourage des délégués qui partirent définitivement.

Aussitôt après leur départ, la foule tenta une seconde fois l'assaut du grand pont-levis mais dut encore se retirer, pour échapper au tir des bas-officiers qui gardaient ce côté de la Bastille.

Vers 4 heures et demie, les assaillants cherchèrent à brûler la porte en amenant des voitures de paille auxquelles ils mirent le feu et qui, sans parvenir à détruire la porte, incendièrent le corps de garde, les cuisines et l'hôtel du gouverneur. Cette tentative leur fut plus nuisible qu'utile, car elle les priva de plusieurs abris qui les protégeaient contre le feu de la place; c'est à ce moment que fut tiré le seul coup de canon qu'ils eurent à essuyer.

Sur ces entrefaites apparurent les gardes-

françaises commandés par Elie, officier de la reine, et par Réole, mercier de la rue Saint-Paul, qui braquèrent sur le pont-levis deux pièces de 4, une de 16 et un mortier. Deux autres pièces de 4 furent placées à la porte de communication de l'Arsenal.

Tous ces moyens d'attaque eussent été insuffisants si les défenseurs de la Bastille avaient eu des vivres, malheureusement ils en manquaient et, combattant sans manger depuis 48 heures, ils commençaient à se décourager. M. de Launay, désespéré de la tournure que prenaient les choses et voulant faire son devoir jusqu'au bout, tenta de mettre le feu aux poudres qui se trouvaient dans le cachot de la tour de la Liberté. L'explosion de ces 30000 livres de poudre et de ces 15000 cartouches eût été épouvantable, mais le gouverneur ne put mettre son projet à exécution car il en fut empêché par les deux bas-officiers Ferrand et Bécard sans l'intervention, probablement instinctive, desquels la révolution naissante eût peut-être été profondément modifiée. Quelques heures après, Bécard, pris par la foule pour un

porte-clefs, fut affreusement mutilé et finalement pendu à la Grève.

Le gouverneur rassembla alors toute la garnison et tint un suprême conseil dans lequel la capitulation fut décidée. A cet effet, un tambour et un soldat, porteur d'un mouchoir blanc, firent, à plusieurs reprises, le tour de la plate-forme supérieure en battant le rappel, mais les assiégeants étaient tellement excités qu'ils ne firent pas attention à ces signaux et c'est seulement la cessation du feu qui les encouragea à se rapprocher de la porte d'entrée, tout en tirant des coups de fusils auxquels on ne répondait pas.

Louis de Flue, officier commandant la garnison, parla au peuple, à travers une ouverture, et demanda de sortir avec les honneurs de la guerre, ce qui fut refusé. Il demanda alors qu'on promît au moins la vie sauve, on lui répondit : « Abaissez votre pont, il ne vous arrivera rien. »

C'est en cette circonstance que le gouverneur manqua de présence d'esprit et qu'il commit une imprudence, payée chèrement par lui et son entourage.

Au lieu de n'ouvrir la porte que sur la présentation de la capitulation dûment écrite, signée de la Ville et accompagnée d'ôtages, M. de Launay eut la naïveté d'ajouter foi aux promesses d'une foule complètement affolée, il donna les clefs au caporal Gaillard et au bas-officier Perrot qui ouvrirent les portes et abaissèrent le pont-levis.

Dès que l'entrée fut libre, la populace, précédée d'Elie et de Hullin, se précipita dans l'intérieur de la Bastille et son premier acte fut de frapper à coups de sabre, de hache ou de baïonnettes, les malheureux bas-officiers désarmés, car ils avaient déposé leurs armes le long de la muraille. Les Suisses échappèrent à cette première explosion de rage grâce aux sarreaux de toile qu'ils portaient et qui les firent prendre pour des prisonniers. Quand l'erreur fut reconnue, on les maltraita, il est vrai, mais on ne les massacra pas comme leurs infortunés camarades, les invalides, contre lesquels le peuple avait pourtant moins de motifs de haine puisque le feu de la défense avait été surtout entretenu par les Suisses qui tiraient

à travers les meurtrières; ce qui peut expliquer ce fait c'est que les Suisses ne s'étaient presque pas montrés, tandis que les bas-officiers avaient été constamment aperçus sur les créneaux.

La colère aveugle des assaillants était telle, qu'une partie d'entre eux, s'étant précipités dans les bâtiments intérieurs pour piller, reçurent des coups de feu tirés par leurs amis restés dans la cour, et qui les ayant vus, les avaient pris pour des hommes de la garnison. Cet épisode explique pourquoi l'on fit courir le bruit que les défenseurs de la Bastille avaient encore tiré sur le peuple après la reddition; ils en auraient eu bien le droit, étant donnée cette conduite des vainqueurs, mais ce sont ces derniers qui s'entretuèrent et augmentèrent ainsi le nombre des morts.

Parmi les rares survivants, dix-huit invalides et des Suisses furent emmenés à l'Hôtel-de-Ville; après avoir subi toutes sortes de mauvais traitements en route, ils venaient d'être condamnés par l'officier de ville à être pendus, sentence que le peuple allait exécuter séance



tenante, lorsque les gardes-françaises demandèrent leur grâce qu'ils obtinrent avec beaucoup de difficulté.

En même temps que les invalides, on mena à l'Hôtel-de-Ville le gouverneur et son état-major. Arrivés sur la place ils pensaient être incarcérés, en attendant jugement, mais le peuple, craignant de voir cette proie lui échapper, se précipita sur les prisonniers et les massacra. La tête de M. de Launay, fixée au bout d'une pique, fut promenée le reste du jour comme un trophée dans toutes les rues de Paris.

Le prévôt des marchands, Flesselles, fut également mis à mort. Bailly fut nommé maire, et le marquis de Lafayette reçut le commandement des forces municipales.

Pendant que la place de l'Hôtel-de-Ville servait de théâtre aux scènes que nous venons de décrire, le peuple, qui était resté dans la Bastille, se ruait avec frénésie dans tous les coins de la fameuse prison : les uns brisaient les meubles, les autres détruisaient ou pillaient

# LISTE DES PRISONNIERS DÉLIVRÉS LE 14 JUILLET

NOMS DES PRISONNIERS	DATE DE LEUR ENTRÉE	TOUR QU'ILS HABITAIENT	NOM DE LEUR GEOLIER	MOTIFS DE LEUR INCARCÉRATION
Jean Béchade.	Janvier 1787	4 <sup>re</sup> du coin.	Fanfard.	Fabrication de fausses lettres de change.
Bernard Laroche.	Id.	4 <sup>e</sup> Bazinière.	Treccœur.	Id.
Jean la Corrége.	Id.	4 <sup>re</sup> du Puits.	Fanfard.	Id.
Jean Pujade.	Id.	3 <sup>e</sup> Bazinière.	Treccœur.	Id.
Le comte de Solages	28 février 1784	4 <sup>e</sup> Bertaudière.	Guyon.	Mauvaise conduite et dis- sipation. — Enfermé sur la demande de son père.
Tavernier.	Inconnue.	3 <sup>e</sup> Comté.	Treccœur.	Complot contre la vie du roi. — Était à peu près fou et fut transféré à Charenton.
Le comte de Whyte de Malleville.	Inconnue.	1 <sup>re</sup> Bertaudière.	Guyon.	Motif inconnu. — Était fou depuis plusieurs années et fut transféré à Charenton.



les archives, quelques-uns commençaient déjà l'œuvre de démolition en arrachant les pierres des créneaux, d'autres enfin parcouraient les cellules et les cachots pour délivrer les prisonniers qu'on y croyait entassés. On en a trouvé sept, en tout, en différents endroits.

Nous donnons ci-contre leur nom ainsi que les motifs de leur détention, motifs en général fort peu politiques comme on le verra.

Quant à des prisonniers enchaînés, il n'en fut trouvé aucun, pas plus du reste que d'ossements et de squelettes. Le bruit, qui se répandit de la découverte de ces lugubres trouvailles, était dû aux pièces anatomiques enfermées dans le cabinet du chirurgien.

Nous donnons également ici le détail numérique des victimes du siège de la Bastille.

<i>Morts sur place. . . . .</i>	<i>83</i>
<i>Morts des suites de blessures. .</i>	<i>15</i>
<i>Blessés guéris. . . . .</i>	<i>60</i>
<i>Estropiés. . . . .</i>	<i><u>13</u></i>
<i>Total . . .</i>	<i>171</i>

Le récit, absolument historique que nous venons de faire, de la mémorable journée du 14 Juillet 1789, montre bien que l'envahissement de la forteresse fut due à une reddition obtenue par imprudence d'une part et mauvaise foi de l'autre. Quant à l'expression devenue absolument usuelle de *Prise de la Bastille*, on voit combien elle est peu fondée, puisque les assaillants n'y pénétrèrent qu'une fois les portes ouvertes.

Comme rapporteur impartial, il nous paraît bon de donner ici l'opinion d'un témoin oculaire de ces événements d'une importance capitale. Madame de Genlis, dans ses mémoires, page 260, tome 3, les apprécie de la façon suivante :

« J'ai vu avec joie la démolition de la Bastille, l'abolition des lettres de cachet. En même temps personne plus que moi n'a vu avec douleur et horreur les excès qui ont été commis, dès les premiers moments de la prise de la Bastille, dont, comme je l'ai dit, je n'ai aimé que la démolition. Je

« n'en pensai pas moins que cet acte arbi-  
« traire du peuple était un attentat à la  
« souveraineté légitime; mais je ne pus me  
« défendre d'une vive émotion en voyant la  
« démolition du terrible monument, dans le-  
« quel avaient été enfermées et même avaient  
« péri, sans aucunes formes judiciaires, tant  
« de victimes innocentes.

« Du jardin de Beaumarchais j'apercevais  
« tout le peuple de Paris se relayant pour  
« abattre et démolir la Bastille. Il est im-  
« possible de se faire une idée de ce spec-  
« tacle; il faut l'avoir vu, pour se le repré-  
« senter tel qu'il était : ce redoutable fort  
« était couvert d'hommes, de femmes et  
« d'enfants travaillant avec une ardeur inouïe  
« et jusque sur les parties les plus élevées  
« du bâtiment et de ses tours. Ce nombre  
« étonnant d'ouvriers volontaires, leur acti-  
« vité, leur enthousiasme, le plaisir de voir  
« tomber ce monument affreux du despotisme,  
« ces mains vengeresses, qui semblaient être  
« celles de la Providence, et anéantissaient  
« avec tant de rapidité l'ouvrage de plu-

« sieurs siècles, tout ce spectacle parlait également à l'imagination et au cœur. (On sait que la plupart de ces emprisonnements avaient lieu sans que le roi en eût connaissance, et que la griffe d'un ministre mal intentionné suffisait pour donner à une lettre de cachet toute son extension). »

L'insurrection victorieuse ayant appris par expérience quelle était la puissance défensive de la vieille prison, fit deux tentatives pour la reprendre à ceux que le comité des Electeurs en avait nommés les gardiens provisoires sous le commandement de Soulés ; une de ces tentatives, dirigée par Danton, amena même l'arrestation du commandant qui faillit être massacré. Pour éviter toute nouvelle complication, le Comité décréta la démolition de la forteresse.

Un sieur Palloy, précurseur de certains industriels de nos jours, exploita à grand profit les débris provenant du monument, il fit même faire avec les pierres de taille

83 petits modèles de la Bastille qu'on distribua dans les départements.

Quant à la masse des matériaux, elle servit à construire le pont de la Concorde afin que le peuple pût continuellement fouler aux pieds l'antique forteresse.

L'année suivante, le château étant rasé, on célébra la fête de la fédération nationale sur son emplacement qui devint en quelque sorte, pendant plusieurs années, le rendez-vous de toutes les réjouissances publiques. C'est là que le 10 juillet 1790, les honneurs furent rendus au cercueil de Voltaire; c'est aussi en cet endroit qu'eût lieu, le 14 juillet 93, la fête de l'Unité et de l'Indivisibilité de la République dont une des curiosités était la grande statue de la Nature des mamelles de laquelle jaillissait l'eau régénératrice que burent dans une coupe d'agate les commissaires de la Convention.

En 1811 il fut décrété qu'une fontaine monumentale s'élèverait sur la place; elle



devait représenter un éléphant et être construite avec le bronze des canons de Friedland; la maquette en plâtre, de grandeur naturelle, fut même établie sous un hangar vitré où elle resta longtemps exposée à la curiosité du public; le projet ne fut jamais exécuté.

Jusqu'en 1831, la place de la Bastille resta veuve de tout ornement et c'est à cette époque, le 27 Juillet, que le roi Louis-Philippe posa la première pierre de la colonne qui existe actuellement et dont l'érection amena des transformations rapides dans ce quartier de Paris. Cette colonne, dont la hauteur est de 50 mètres et le poids de 180000 kilos, porte à son sommet le Génie de la Liberté tenant d'une main des fers brisés, de l'autre le flambeau de la Civilisation.

Sur le socle sont gravés les noms des combattants morts pendant les trois journées de 1830.

FIN

# MERCIER FRÈRES

100, FAUBOURG SAINT-ANTOINE, 100

et

80, RUE TRAVERSIÈRE, 80

*Ébénistes de S. M. la Reine Douairière*  
**D'ESPAGNE**

## Ameublements

COMPLETS EN TOUS GENRES

MÉDAILLES AUX EXPOSITIONS

Paris — 1855, 1867, 1878 — Paris

Grande Exposition permanente de  
Meubles d'Art et de Style.  
Chambres à coucher Renaissance.  
Armoires Duchesses.  
Salles à Manger Henri II Gothiques.  
Salons Louis XIV, Louis XV, Louis XVI  
Centures, Rideaux, Meubles de Fantaisie.  
ainsi que  
Meubles de bon goût à très bon Marché.



# CONSTRUCTIONS EN FER

Serrurerie

**J. LIET**

Études et Projets

INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR

Plans et Devis

*182, Rue de Belleville, 182*

PARIS

✱  
Marquises

—  
JARDINS  
D'HIVER

—  
Verandahs



✱  
Grilles

—  
PONTS

et

Passerelles



**GRILLES DORMANTES**

Depuis

**12 francs** le mètre courant.

**GRILLES OUVRANTES**

(2 vantaux)

Depuis **275 francs**

**CHASSIS DE COUCHES**

(par dizaines)

Depuis **7 francs** l'un.

**CHARPENTES** légères en fer, pour tôle ondulée galvanisée,  
compris tôle et pose. Depuis **8 fr. 50** le mètre superficiel.



IMPRESSIONS PHOTOGRAPHIQUES INALTÉRABLES

*ux Encre<sup>s</sup> Grasses*

POUR LES ARTS ET L'INDUSTRIE

HÉLIOTYPIC

**ANDRÉ QUINSAC & G. BAQUIÉ**

73, Rue Claude-Bernard 73, PARIS

Médailles d'or aux Expositions Universelles de PARIS 1878  
et d'ANVERS 1885

Hors concours, Arts décoratifs, PARIS 1882

Diplôme d'honneur, Congrès de Géographie,  
TOULOUSE 1884

Médaille d'or, Exposition des Arts Industriels, PARIS 1886

---

**EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1889**

Installation et représentation des Exposants

~~~~~  
BUREAU TECHNIQUE

**H. DE BAECKER**

INGÉNIEUR E. C. P.

**PROJETS, ÉTUDES, TRAVAUX, CONSULTATIONS**

4, Rue d'Hauteville, 4, PARIS





**PHOTOGRAPHIE D'AMATEUR**

APPAREILS, FOURNITURES ET ACCESSOIRES

**CH. MENDEL**

**PARIS. — 72, rue d'Assas, 72. — PARIS**

*Envoi franco du Catalogue*



**LA SCIENCE EN FAMILLE**

*Revue illustrée. — 3<sup>e</sup> année*

**Le Numéro : 25 centimes**

Chez les Libraires et dans les gares

**C. VAUDECHAMP**



**Jouets en tricot**

**HABILLAGE A FAÇON**



**Spécialité de Chiens caniches, Balles,  
Quilles, Marottes, Bébés, Pantins,  
Polichinelles, Poupées, Mignonnettes, etc.**

**25, RUE DE BRETAGNE, 25**



